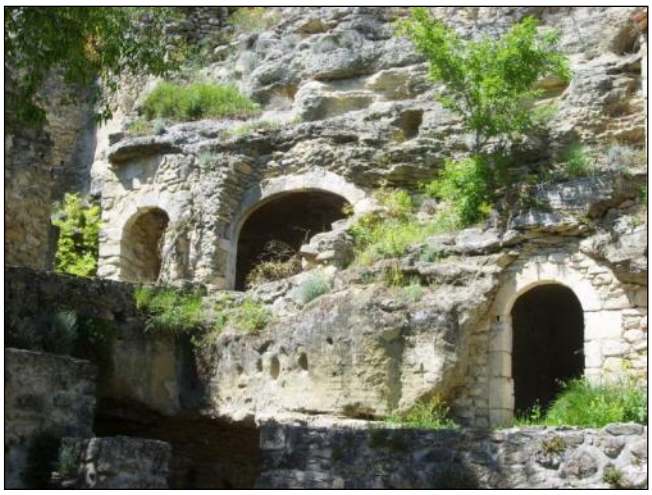
VAUCLUSE

I. **BARRI** (site troglodyte de)
II. Barri
IV. Le village s'élève sur les pentes d'un vallon entaillant des collines qui, culminant à 313m, dominent la vallée du Rhône. Sur la crête au-dessus du village troglodyte se trouve le château ruiné de Barri. Un kilomètre plus au nord se trouvent les caves cathédrales, anciennes carrières souterraines. Le site de Barri possède trois chapelles. La mieux conservée est Notre-Dame d'Espérance, située dans le village et dont l'abside a été creusée dans la falaise de molasse. Une autre chapelle troglodyte, transformée en magnanerie, située une quarantaine de mètres plus au nord, est considérée comme la chapelle primitive. Enfin, la chapelle ruinée Saint-André est située sur la crête, une centaine de mètres au nord de la table d'orientation. Une tour de Chappe empiète sur son coin N.O. ; elle desservait l'ancien village fortifié.

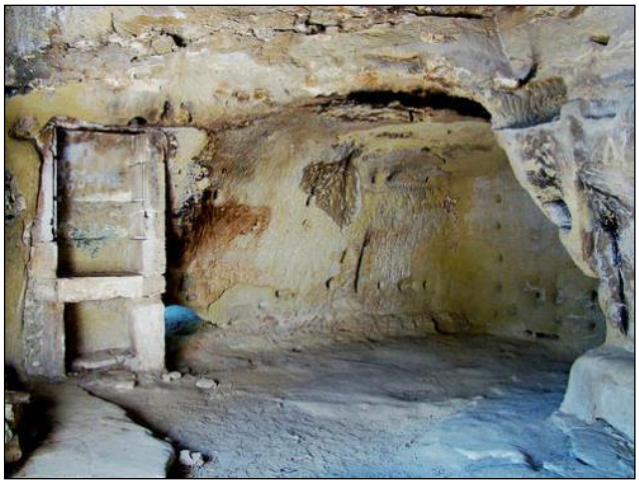
Les diverses occupations qui se sont succédées au cours de nombreux siècles ont effacé de nombreux vestiges anciens du site de Barri. Mais, outre la découverte de silex taillés, de pierres polies, ou de monnaies datées depuis le IIe siècle avant J.-C. jusqu'au IIIe siècle après, des traces d'oppidum sont encore visibles. Le vestige le plus visible est l'ancien château de Barri. Les premiers documents concernant le château datent du XIIème siècle, mais ils manquent de précision. En fait, il semblerait que les ruines actuelles sont celles d'une reconstruction que les caractères architecturaux permettent de dater au XIIIème siècle. Au pied du château ont été retrouvés les vestiges d'un village médiéval et de ses fortifications. Si on possède des documents concernant le château et le village du XIIIème au XVème siècle, aucun document relatif à l'histoire du site au XVIème siècle n'a été retrouvé.

Le site troglodyte. Situés en hauteur, exposés au vent du nord, assis sur des bancs rocheux incultes, le château et le village fortifié ne devaient pas être très confortables. Il en allait différemment du village troglodyte qui, situé dans une combe, était à l'abri du vent. De plus, dans cette combe ensoleillée, les restanques bien exposées donnaient un complément de revenus à ceux produits par les carrières, un élevage restreint et les vers à soie.
Les molasses du Miocène ont été favorables au creusement d'habitations. On ne peut dire quand furent taillés les premiers abris. Certains ont disparu suite aux éboulements ; dans d'autres, l'occupation continue a modifié les aménagements les plus anciens. Si en d'autres lieux proches on peut avancer que des creusements datent du Xème siècle, on ne peut l'affirmer ici. La restauration de certaines parties du village fait ressortir la beauté de l'architecture parfaitement intégrée à l'environnement, symbiose du bâti et de la roche.

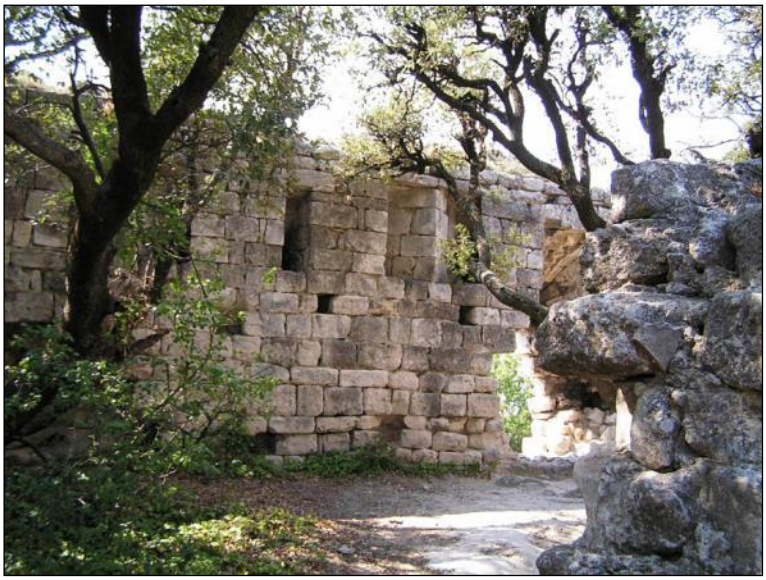
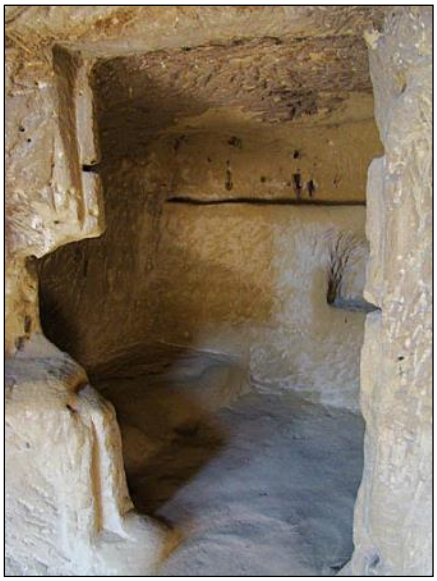


***1**-La plupart des maisons est creusée dans la roche, seule la façade est bâtie, surmontée d'un petit bout de toiture. Les façades ont évolué avec le temps et étaient certainement différentes au début de l'occupation du site.*
***2**-La chapelle s'enfonce sous la falaise.*

Caves.

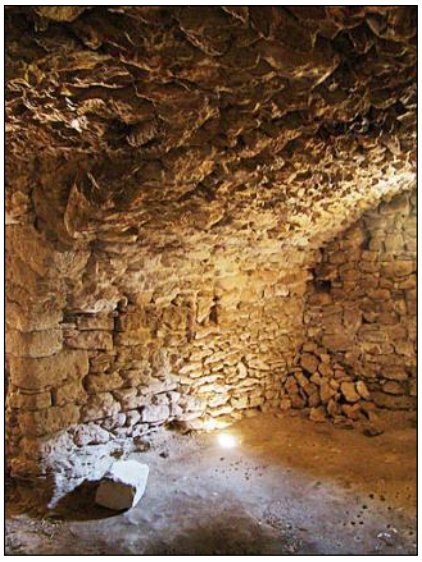


Une maison vue de l'intérieur. À gauche, le fourneau dont on voit la sole à droite.

Château du Barri. *Le rez-de-chaussée d'une maison troglodyte, enfoncé profondément dans la roche.*

Le village semble avoir atteint son apogée au XVIIIème siècle. Le recensement de 1763 dénombrait 88 foyers regroupant 478 âmes. Ce fut ensuite un dépeuplement inexorable au profit de la plaine. En 1828, seuls 33 propriétaires habitaient le village, soit un peu plus d'une centaine d'âmes. En 1882, on tombait à 16 propriétaires. En 1906, seuls deux habitants restaient sur place.
Quant à l'alimentation en eau du site, hors la fontaine aménagée au XIXème siècle, on retrouve trace de citernes ou de pièges à eau, ces petits tunnels creusés pour recueillir l'eau suintant sur des strates imperméables.



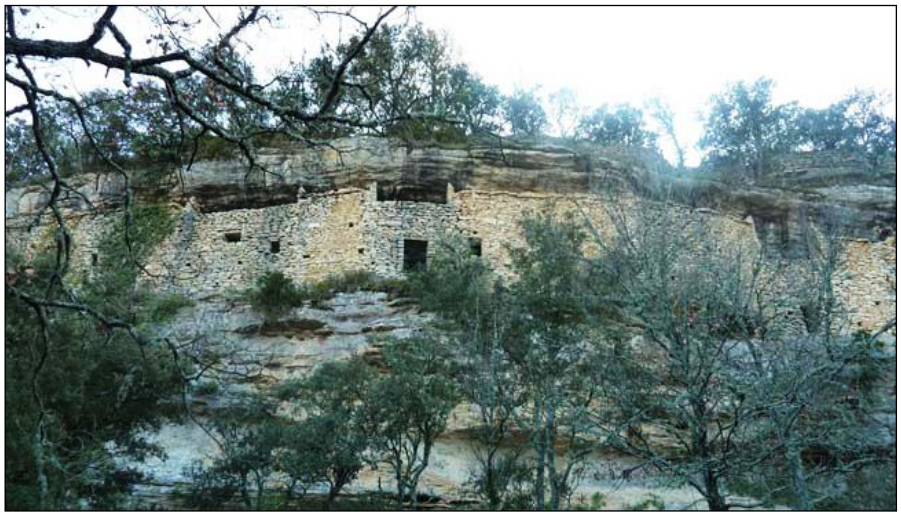
La chapelle Notre-Dame d'Espérance.
Son abside est creusée dans le roc et son mur nord est en partie taillé dans la pierre. Sur sa façade est gravée la date de sa construction : 1682. Depuis longtemps, la chapelle Saint-André ne devait plus être utilisée.
Barri dépendait de la seigneurie de Bollène. De même, la chapelle N.-D. d'Espérance ne possédait pas de droits paroissiaux et, bien qu'utilisée pour la commodité des gens du village, elle n'avait pas de prêtre attitré. Elle restait attachée à l'église de Saint-Pierre de Senos qui se dresse toujours au nord de Bollène, dans le quartier portant son nom. En 1912, marquant la fin du village de Barri, la chapelle sera pillée et brulée. Aujourd'hui, elle a été restaurée extérieurement par les Amis de Barry.
Extérieurement, elle est semblable à de nombreuses chapelles de Provence : façade simple avec porte voûtée plein-cintre, petite fenêtre et un oculus, le tout surmonté par un campanile qui a perdu sa cloche. Le toit à double pente vient buter contre la falaise sur laquelle il s'appuie. La maçonnerie est fruste et seuls les deux coins comportent des pierres d'appareillage bien taillées. Côté nord, le mur est en partie constitué par la masse rocheuse rocheuse dans laquelle il a été taillé. L'intérieur est très simple : une nef unique surmontée par une voûte plein-cintre. Par contre, toute l'abside semi-circulaire est creusée

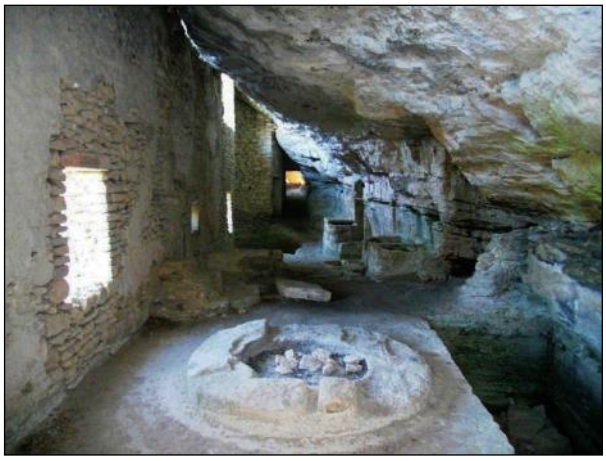
entièrement dans la falaise. Sur son plafond subsiste de la peinture rouge, limitée en bas par une frise. Un autel écimé marque l'emplacement du chœur. Comme de nombreuses chapelles rupestres, elle s'est adaptée à l'orientation du rocher et elle n'est pas bâtie plein est. Dans la falaise, deux cavités troglodytes encadrent l'abside.

La grande simplicité de la chapelle. Au fond, l'abside est taillée dans le roc. Sur la droite, on voit qu'une partie du mur est taillée dans la pierre.

La chapelle troglodyte primitive. Dans son ouvrage, Robert Bouchon décrivait une chapelle écrasée par l'éboulement d'un pan de falaise et une chapelle troglodyte adjacente, transformée par la suite en magnanerie. L'indice majeur indiquant qu'il y a deux chapelles est le creusement du plafond suivant une voûte plein-cintre, forme typique des églises. Nous n'avons pas retrouvé de tels plafonds dans les habitats troglodytes visités sur le site. Pourquoi deux chapelles ? On peut penser qu'une première fut creusée parallèlement à la paroi de la falaise, ne laissant qu'un mur trop peu épais à la base de celle-ci, ce qui a sans doute provoqué l'effondrement d'un gros pan de roche surmontant l'église. Aujourd'hui, ne subsiste qu'une demi voûte rocheuse, côté falaise, où le demi cintre est bien visible. L'autre demi-cintre, emporté et écrasé par l'affaissement du pan de roche, doit se trouver plus bas, sous les décombres.
La chapelle adjacente n'a sans doute été creusée qu'après l'effondrement pour remplacer la chapelle initiale. Cette fois-ci, le creusement s'est effectué perpendiculairement
et non parallèlement à la paroi de la falaise. Ces travaux ont déblayé une partie de la roche éboulée et certainement détruit la partie N.O. de l'église primitive. Après 1682, suite à la construction de N.-D. d'Espérance, la chapelle abandonnée a été réemployée autrement. M. Bouchon nous parle de magnanerie, ce qui serait justifié par la construction d'une cheminée pour apporter de la chaleur aux vers à soie et des modifications à l'aménagement initial.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **BAUME** (moulin à huile troglodytique de la)
II. Gordes
IV. Le moulin de la Baume étire sa façade sur 53m de longueur. La porte d'entrée ouvre sur une enfilade de pièces agencée pour les besoins du moulin à huile aménagé à l'extrémité nord du site. Le premier tiers sud du bâtiment regroupe neuf cuves de stockage destiné aux olives acheminé depuis le plateau. Ensuite, en position centrale du bâtiment, se trouve une construction à un étage, probablement le logement du meunier, puis le moulin proprement dit : pressoirs, citernes et cuves tous taillés dans la roche. À côté, le long de la paroi, sont disposées les embases de pressoirs à chapelle ou presse à vis (apparu au XVIIIème siècle) intercalée entre des cuves dont certaines possèdent encore leurs couvercles en pierre.
Plus loin, la meule servant à broyer les olives avant le pressurage, entrainée par un âne ou un mulet et une citerne de 12m^3 autrefois couverte d'une voûte dont les ancrages sont encore visibles. Cette cuve à eau était alimentée par une rigole depuis un aiguier extérieur. Remarquable est également le conduit vertical de 80 cm de diamètre qui perce la voûte de l'abri à l'avant de la citerne. Son utilisation n'est pas définie. Est-ce une trompe pour l'approvisionnement en olives depuis le plateau ou est-ce le conduit d'une cheminée (aucun autre vestige visible) ? Le pressage des olives nécessitant de l'eau chaude pour la seconde presse, un moyen de chauffage devait exister (d'après http://www.lieux insolites.fr/vaucluse/senancole/senancole.htm





Certaines photos viennent du blog : http://www.mardisduchalet.com/

I. BAUME PEINTE

II. Saint-Saturnin-lès-Apt

IV. La Baume Peinte fait partie d'un complexe de sites ornés et/ou sépulcraux, dans la combe de Font-Jouval au NO de la commune.

VIII. HAMEAU, Ph. (1997) : Les peintures schématiques de Baume Peinte (Saint-Saturnin-lès-Apt, Vaucluse, France). Zephyrus, Universidad de Salamanca, n° 50. pp. 179-197.

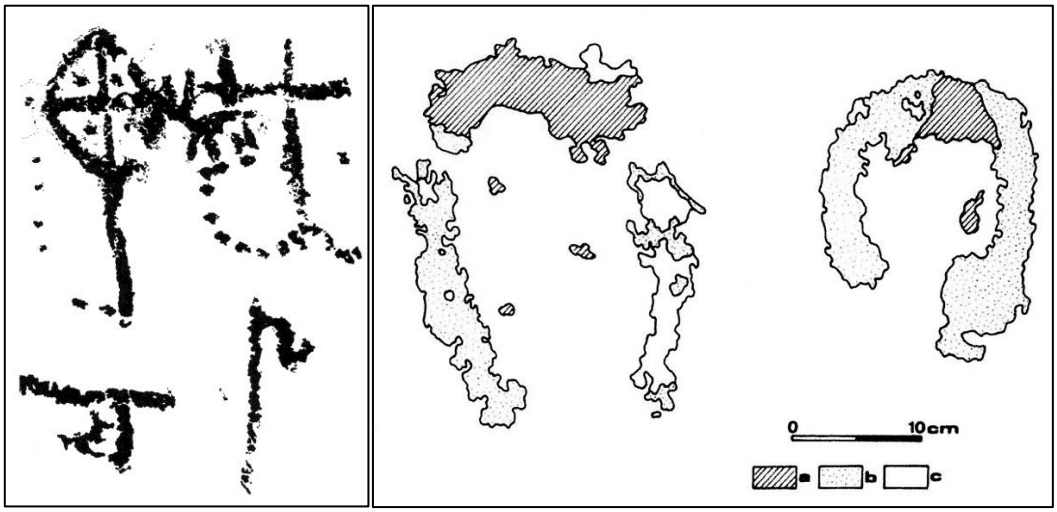
HAMEAU, Ph. (2000) : Implantation, organisation et évolution d'un sanctuaire préhistorique. La haute vallée du Carami (Mazaugues et Tourves, Var). A.S.E.R. du Centre-Var. p. 191.

Pour les relevés ci-dessous, ne sont représentés que les plus complexes, les autres étant des séries de points ou des coups de pinceaux non organisés.

Figures 5 et 6 de la rotonde N.

Figures 1, 2 et 3 de la rotonde S.

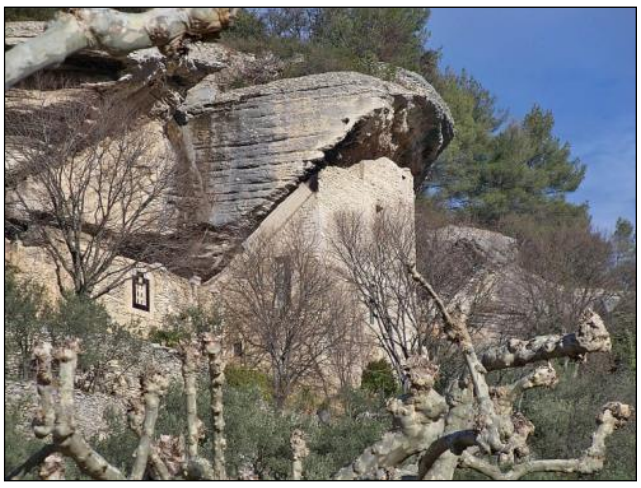
Figures 17, 18, 19, 21 et 23 de la rotonde S.

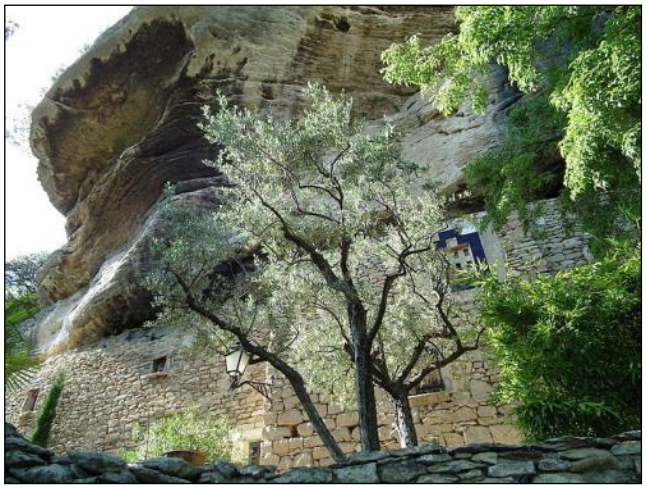


***1**-Figures 22, 24, 25, 27, 28, 29 et 30 de la rotonde S.*
***2**-Arceaux du plafond de la rotonde S. La partie hachurée correspond à des raclages de la paroi, celle pointillée à une teinte jaunâtre du trait et celle non signalée à une teinte blanchâtre du trait.*

Relevés Philippe HAMEAU.

I. **BAUMETTES** (site troglodyte de)
II. Beaumettes (mentionné « balma » en 1055)
IV. Petit village du Luberon. On y voit une villa romaine à Font-de-Loup (mosaïques), un château des XVIIIème – XIXème siècles, une église paroissiale de l'Annonciation (XIIème siècle), une ancienne chapelle devenue la mairie et des maisons troglodytes dont les ruines d'une chapelle.





Ce qui fait la beauté de ces sites, c'est l'harmonie entre le matériau de construction et son cadre naturel. (Photo SACHA.)

(Photo SACHA.)

I. **BUOUX** (fort de)
II. Buoux
III. 691,430 — 4854,350 — 555m 3242 OT Apt
IV. Le fort de Buoux se trouve 1 km au sud du village du même nom sur les pentes nord du Grand Luberon. Il est bâti sur une écaille rocheuse de 600m de long et de 100m de largeur, entourée presqu'entièrement de falaises qui en rendent l'accès problématique.
Les archives du village de Buoux furent détruites par son maire en 1848, qui les considérait comme des paperasses poussiéreuses et inutiles ! Les archives de la ville d'Apt mentionnent la forteresse surtout à partir du XVIème siècle, aussi, la plupart des indications qui suivent viennent-elles des fouilles entreprises sur le site. Les premiers historiens locaux pensent que le site fortifié de Buoux existait avant l'arrivée des Romains. Plus tard, Fernand Sauve pense que les objets retrouvés prouvent l'existence d'un oppidum préromain. Les fouilles menées montrent que le site du fort a été occupé dès l'âge du bronze (4.000 ans environ). Non confirmé par des documents, l'établissement d'une fortification seigneuriale sur le site date vraisemblablement du XIème siècle. Michel Fixot, date la chapelle de la fin du XIIème ou du début du XIIIème siècle. Au XIIème siècle, le fort quelque peu délaissé, retrouve un intérêt pour la défense des voies de communication, l'évêché d'Apt étant intéressé en premier lieu.
Des documents écrits de 1248 retrouvés dans les archives de Pertuis, puis de 1392 retrouvés dans les archives communales d'Apt se rapportent au fort. Le dernier document concerne une avancée des éléments du comte de Turenne qui sévit dans la région jusqu'en 1399. Faute d'autres documents, on peut penser que le fort perdit de son importance au XVème siècle.

Au XVIème siècle, les guerres de religion redonnent de l'intérêt aux fortifications, tout d'abord avec les Vaudois qui créent des désordres entre 1533 et 1540. Un long chassé-croisé entre protestants et catholiques va suivre par la suite. Les premiers s'emparent du fort de Buoux en 1563. Les catholiques le reprennent en 1574 pour le reperdre la même année. La chute de Ménerbes reprise aux protestants en 1578, amène celle du fort de Buoux repris par Pompée de Pontevés seigneur de Buoux.
Dans les années qui suivent, la ville d'Apt rechigne à assurer les frais de la garnison du fort qui occupe jusqu'à 40 hommes, demandant même sa démolition. En 1626, après quelques troubles dus aux calvinistes, le Parlement demande le démantèlement de toutes les forteresses inutiles de la région. Buoux en réchappe ! En 1649, 20 hommes étaient encore assignés à la garde du fort. Par la suite, le fort n'est plus jamais mentionné. Aucune trace écrite n'en fait état, pas plus que de son abandon, y compris celui de ses habitations, qui n'est pas postérieur au XVIIème siècle.

Premier mur défensif d'appareillage grossier.

Les archères, côté défenseurs.

***1**-Derrière la dernière maison du village, le premier rempart suivi de près par le second. De ce point de vue, les fossés en partie comblés, sont invisibles.*
***2**-L'église, ci-dessus à droite et ci-dessous.*

Un appareillage ajusté !

Silos. *Habitations troglodytes.*

Quand on arrive sur les lieux, on comprend qu'ils étaient prédestinés pour accueillir une place fortifiée. Cette écaille, dégagée des strates rocheuses, est entourée de toutes parts de falaises dépassant par endroits 50m, voire 60. Seule une vingtaine de mètres au N.O. permet un passage au milieu des aplombs rocheux. Il faut ajouter que le chemin d'accès a été taillé sur 30 ou 40m dans une pente rocheuse escarpée.
Peu avant l'arrivée au fort, se trouve un bastion rectangulaire bâti avant des habitats rupestres. Un escalier de pierres grossières, assemblées sans mortier, mène à une porte à arc plein-cintre s'appuyant sur un rempart à l'appareillage peu

fini ; sur la droite une tour ronde. La porte franchie, on se retrouve sur l'aire du fort, d'une superficie de trois hectares. Les cent premiers mètres sont occupés par un vaste espace qui était vraisemblablement cultivé, comme le montreraient des registres des baux du XVIème au XVIIIème siècle. Ensuite, s'étend un complexe médiéval d'habitations et d'ouvrages défensifs. Si certaines constructions ont un bel appareillage, d'autres ont un appareillage grossier. On trouve aussi des habitations rupestres.
Parmi les vestiges les plus significatifs on trouve l'église (XIIIème siècle) ; il n'en reste que les murs. Elle semble avoir été bâtie sur une église primitive. On trouve aussi ce qui a été appelé la maison commune. Trois vastes citernes sont encore visibles ; la plus intéressante, appelée maison citerne comporte deux compartiments et des installations ingénieuses. Elle fut vraisemblablement habitée après son abandon en tant que citerne.

L'escalier dérobé.

L'une des deux cuves de décantation de la maison citerne

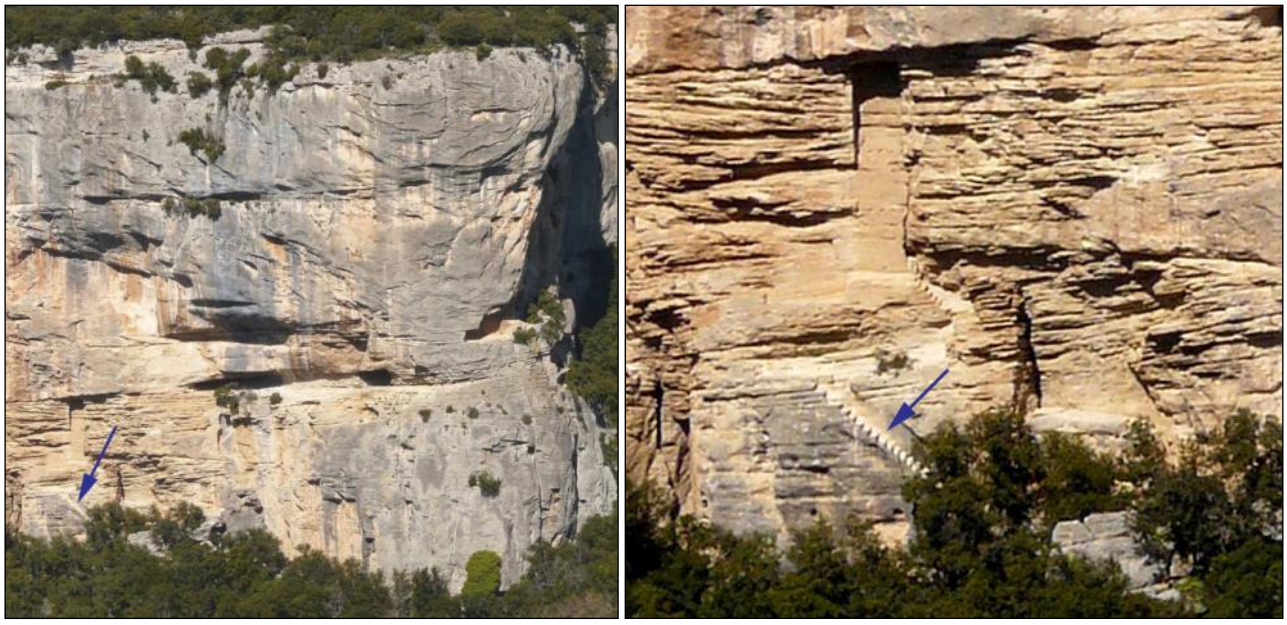
Les silos. Au nombre de seize, ils ont été creusés dans le rocher. Évasés, d'une profondeur moyenne de 2m, la feuillure creusée à leur orifice montre qu'ils étaient fermés par un couvercle dont on retrouve un ou deux exemplaires. Au bas des silos, sur une dalle rocheuse horizontale, ce qui fut sans doute la base d'un pressoir à huile.

L'escalier dérobé. Juste après les silos et avant ce qui a été appelé le premier rempart, une poterne donne accès à un escalier vertigineux, creusé entièrement dans le roc. Il permet de descendre la deuxième barre rocheuse et de quitter les lieux sans être vu de ceux qui bloquent l'entrée !

Les trois remparts. Ils barrent l'accès au donjon situé sur la partie la plus haute du fort. Le premier est précédé d'un fossé creusé dans le roc. D'une longueur de 30m, il barre le plateau dans toute sa largeur. Il ne reste plus rien du haut de ce rempart, dont la hauteur au-dessus du rocher va de quatre à deux mètres, sauf quinze archères hautes et étroites. Complètement au sud-ouest, une porte permet de le franchir. Une dizaine de mètres en arrière, le second rempart lui fait suite. Il était lui-aussi protégé par un fossé. Il ne comporte aucune archère mais, en son milieu se dresse une tour de trois étages au bas de laquelle se trouve la porte d'entrée. À chaque étage, on trouve trois archères de façade, deux archères de coin et deux archères latérales, toutes plongeantes. Après ce rempart, on trouve plusieurs vestiges de construction ; sur la droite, un corps de garde voûté encore intact, une maison forte du XIIIème siècle qui semble avoir été la résidence du gouverneur du fort et une citerne. Une cinquantaine de mètres en arrière du second rempart, toujours protégé par un fossé creusé entièrement dans le roc, s'élève le troisième et dernier rempart. D'une longueur de 16m, il barre toute la largeur du plateau qui s'est rétréci. Sept meurtrières permettaient la défense de ce dernier obstacle, bien ancré sur le roc et qui s'élève encore de 3 à 6m suivant les endroits. Trente mètres plus loin, se trouve le donjon, protégé lui aussi par deux fossés taillés dans le roc. Sur les deux autres côtés, ce fossé est inutile : le donjon surplombe un vide de 60m ! Dernier refuge après le dernier rempart, ce donjon n'émerge plus que de 4 ou 5m de la roche sur laquelle il a été bâti.

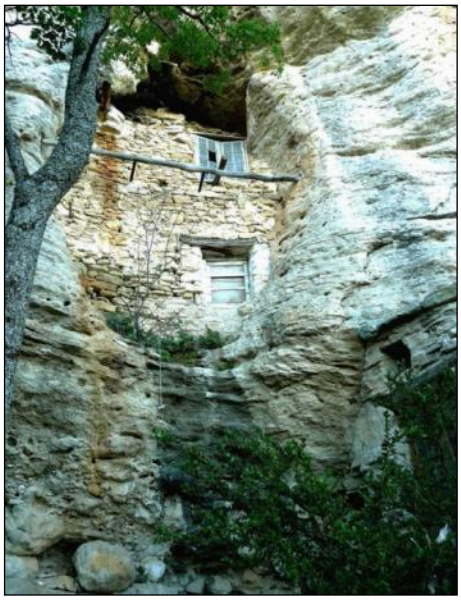
LES AUTRES SITES TROGLODYTIQUES

En rive droite de l'Aiguebrun. Dans la falaise qui fait face au fort de Buoux, en rive droite de l'Aiguebrun, une falais où s'ouvrent plusieurs cavités. Des escaliers avaient été aménagés pour accéder à certaines d'entre elles, mais l'écroulement de pans rocheux les rendent maintenant inaccessibles.



Dans la falaise, face au fort de Buoux, de nombreux abris naturels ont été occupés. En bas à gauche, peu visibles sur la photos , de vastes escaliers ont été taillés (flèche bleue). Leur agrandissement figure sur la photo de droite.

La grotte suspendue de Champs. Grotte refuge située dans des falaises, 600m au S.O. de la ferme de Champs, à Sivergues. Elle s'ouvre au-dessus d'un surplomb à 5m de haut dans la paroi rocheuse et une échelle est nécessaire pour y accéder.



Le refuge perché de Champs, défendu par 5 m de verticale, dont 4 en surplomb.

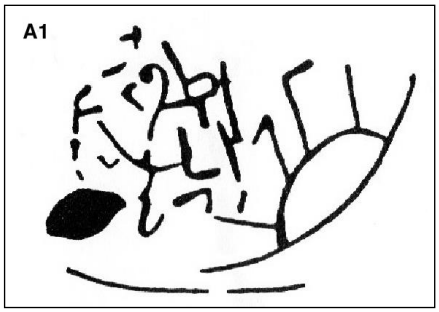
Cet abri se scinde en deux parties : une partie au sol a été bâti sous une zone en surplomb de la falaise, formant une pièce de 5m par 3,6. À côté, comme défendue par le même surplomb, une grotte en hauteur a été aménagée sur deux niveaux Sans meurtrière, elle n'offre qu'une défense passive liée à la difficulté d'y accéder.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

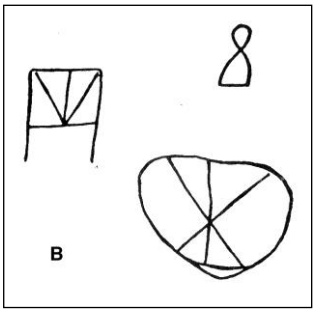
I. **CABRONE** (bergerie troglodytique de)
II. Villars
IV. Elle se trouve à 800 mètres d'altitude dans la combe de Coste Brune. Cet ensemble en pied de falaise, comprend un cabanon, transformé en poste à feu, et sa courette précédant trois vastes baumes en entonnoir qui ont été aménagées en logis pour les bergers et en étable pour les troupeaux. Ce site troglodyte est complété, au niveau de la dalle de débordement, par un système de récupération des eaux pluviale qui aboutit à un aiguier et à un abreuvoir monolithique (d'après Wikipedia).

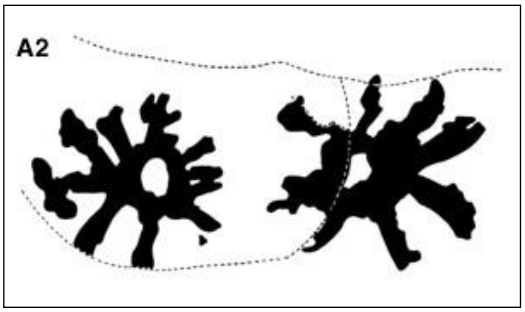
(Photo SACHA.)

L'aiguier. (Photo SACHA.)

I**. LEVANT DE LEAUNIER** (grotte du)
II. Malaucène
III. 827,85 – 216,63 – 400m. VAISON 1-2.
IV. Ouverte sur le versant est du ravin du Rissas. Salle unique, horizontale, de 15m, ouverte par une baie de 17m de large.
V. Peintures rouges (cercles radiés) (A) ; gravures (marelles…) (B).
VI. Les fouilles effectuées dans la grotte auraient livré du Chasséen et du Bronze.
VII. P. BELLIN attribue ces figurations à un « … schématisme ibérique de tradition almérienne… entre –2000 et –1500… »
VIII. BARTHELEMY, A. (1952-1956) : Recherches archéologiques dans la région de Veaux, à Malaucène (Vaucluse) : la grotte du Levant de Leaunier et les industries des stations voisines. Bull. Soc. des Sc. Nat. du Vaucluse. pp. 41-54.
BELLIN, P. (1979) : Les peintures schématiques de la grotte du Levant de Leaunier. L'art schématique ibérique du Ventoux. Imprimerie Verdoulet. Saint-Paul des-Trois-Châteaux.
BELLIN, P. (1981) : Les peintures schématiques de la grotte du Levant de Leaunier. L'art schématique ibérique du Ventoux. Bull. Ursus spelaeus, n° 6.
BELLIN, P. (1981) : A propos du cercle étoilé peint dans la grotte du Levant de Leaunier. Une question de terminologie. Bull. Ursus spelaeus, n° 6.
BELLIN, P., AUBERT, B. (1982) : Deux marelliers gravés dans la grotte du Levant de Leaunier à Malaucène (Vaucluse). Bull. Ursus spelaeus, n° 7.
BELLIN, P. (1984) : L'art schématique du Mont Ventoux, la grotte peinte du Levant de Launier. Bull. d'Études Préhist. Alpine, tome XVI. Pp. 141-146.
CATELAN, A. et L. (1921) : La grotte du Levant de Launier, Malaucène (Vaucluse). Ass. Fse. Pour l'Avancement des Sciences, Congrès de Strasbourg, pp. 234-237.
CATELAN, A. et L. (1922) : La grotte du Levant de Launier, Malaucène (Vaucluse). Continuation des fouilles. Ass. Fse. Pour l'Avancement des Sciences, Congrès de Montpellier, pp. 490-493.
HAMEAU, Ph. (1992) : Trois nouveaux jalons de l'art postglaciaire entre Provence et Dauphiné. Bull. Soc. Préhist. Fse. Vol. 89, n° 5. pp. 144-146.







Relevés P. BELLI N (A1 et B) ; relevés Ph. Hameau, D. Vaillant, M.-C. Vaillant, A. Acovitsioti-Hameau. (A2).

I. **LUMIERES** (Notre-Dame de)
II. Goult
III. Oratoire-chapelle 679,180 — 4858,690 — 815m 3142 OT Gordes
IV. Au débouché du vallon de l'Imergue et sous les falaises de molasse s'étend le site de Notre-Dame de Lumières qui fait encore, chaque année, l'objet d'un pèlerinage. À côté de l'église se dresse la grande bâtisse de la maison de retraite de l'ordre des Oblats. Au-dessus, dans les falaises, se trouvent deux sites religieux rupestres.
A l'emplacement de la crypte de l'église actuelle, aurait existé, déjà au Ve siècle, une chapelle dédiée à Notre-Dame et où se rassemblaient des ermites cassianites. Très fréquentée au Moyen-âge, la chapelle fut presqu'entièrement détruite lors des guerres de religion. En août 1661, suite aux visions d'un vieil homme et de la guérison miraculeuse d'une énorme hernie abdominale dont il souffrait, il fut décidé de relever les ruines de l'ancienne chapelle dont la reconstruction fut achevée en 1663. En 1664, les Carmes de Saint-Hilaire participaient à la construction d'une église au-dessus de la chapelle transformée en crypte. Elle fut consacrée en 1669 par l'évêque de Cavaillon, sous le vocable de Mère de l'Éternelle Lumière. Aujourd'hui, elle est connue sous le nom de Notre-Dame de Lumières. Très vite, Notre-Dame de Lumières fut le lieu de pèlerinages importants, notamment pour les fêtes de la Vierge, le 15 août et le 8 septembre. Au XIX^{ème} siècle, le 29 septembre, s'y ajouta le pèlerinage de l'archange saint Michel, en l'honneur duquel fut construite une petite chapelle. On compte qu'il y eut jusqu'à 50.000 pèlerins par an. Aujourd'hui, le lieu est toujours vénéré, mais d'une manière plus discrète. Un pèlerinage annuel a toujours lieu de 8 septembre.
VIII. http://chapelles.provence.free.fr/goultnddeslumieres.html

***1**-La crypte : photo http://chapelles.provence.free.fr/goultnddeslumieres.html*
***2**-idem, photo http://avignonintramuros.blogs.midilibre.com/media/02/02/2441794401.jpg*

Saint-Michel de la Baume

. A Lumières, un chemin bordé d'oratoires monte dans les pentes du pied de la falaise pour atteindre une esplanade au pied d'un vaste abri sous roche dont l'occupation humaine remonte à la préhistoire. Les lieux ont été sacralisés à l'époque moderne par deux monuments : une petite chapelle funéraire à l'invocation de Saint-Michel et une statue de Marie-Madeleine. La chapelle Saint-Michel de la Baume est construite hors de l'abri sous roche, mais à ras de la falaise qui le surplombe. Bien qu'associée à cet abri, elle n'a rien de rupestre. Bâtie au XIX^{ème} siècle, elle contient une grande quantité d'ex-voto.
La statue de Marie-Madeleine auprès du corps du Christ est une statue moderne placée tout au fond de l'abri sous roche. Elle est protégée par une solide grille scellée à la roche. Cette précaution aurait été inutile autrefois, le vol de la statue étant un sacrilège qui aurait valu à son auteur les foudres divines !

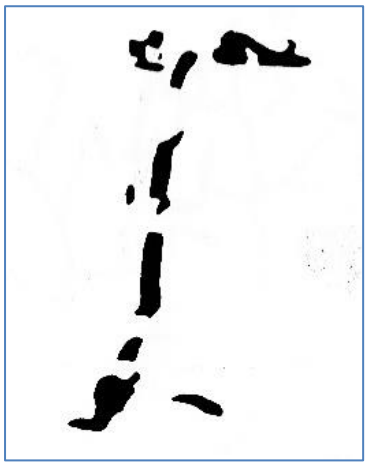
La statue de facture moderne de Madeleine et du Christ après sa descente de la croix.

La grotte Sainte-Madeleine.

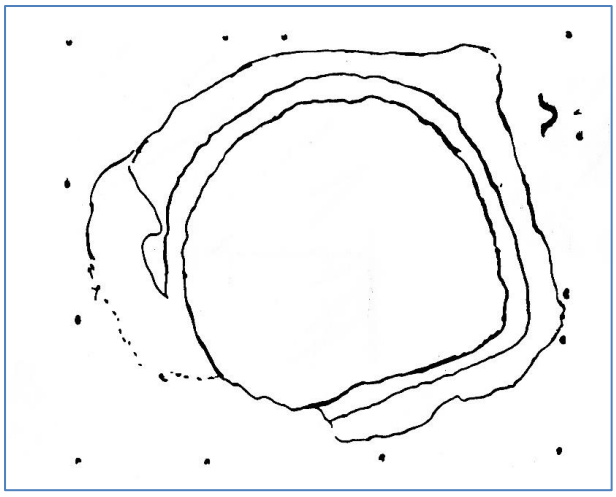
Peu avant d'arriver à Saint-Michel de la Baume, un petit sentier monte sur le plateau de Mange Tian. Là, sous le rocher, une petite cavité a été consacrée à Marie-Madeleine. Dans sa plus grande longueur, elle ne mesure que 4,70m et sa largeur moyenne est de 2m, mais son sol a été cimenté et ses deux parois latérales régularisées par de la maçonnerie. Au fond, la paroi rocheuse a été aménagée d'un petit autel sur lequel trône un bas-relief où figurent le Christ, le Golgotha avec ses trois croix, les murs de Jérusalem et sainte Madeleine. De nombreuses petites croix en bois, assemblées par des brins d'herbe entourent ce bas-relief de facture moderne.

Entrée de l'oratoire-chapelle sainte Madeleine, sous la barre rocheuse bordant le plateau de Mange Tian.

VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.



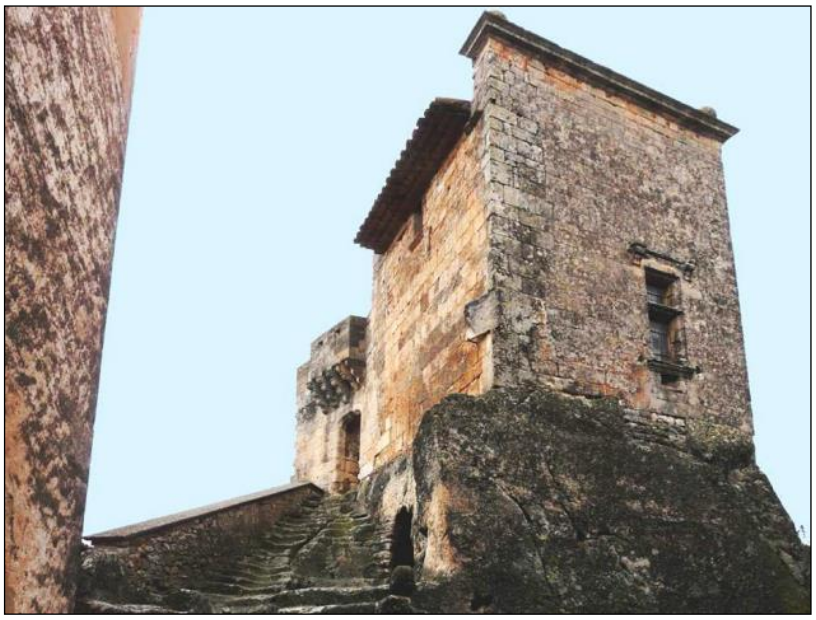
I. **MASQUE** (grotte de la)
III. 824 – 218,8 VAISON 1-2.
IV. Petit couloir d'accès, petites salles.
V. Signe peint en noir, très dégradé, sur coulée stalagmitique.
VII. BELLIN rattache ce signe à un « … symbolisme méditerranéen, du Chalcolithique ou de l'âge des Métaux… »
VIII. BELLIN, P. (1979) : Gravure en contour de stèle et symbole peint dans les abris de la Masque (vallée de l'Ouvèze, Vaucluse). Bull. Études Préhist. Alpines, n° 11. pp. 104-106.



I. **MASQUE** (abri de la)
IV. En contrebas de la grotte de la Masque. Ouverture de 1,50m sur 2,5. Cavité de 10m de long pour 6 de large et 2 de haut. Creusée dans la molasse ; sol formé de gros blocs de calcaire.
V. Sur un bloc de calcaire, profonde gravure en « contour de stèle ».
VII. BELLIN attribue cette figuration à « … une préhistoire récente ou à la protohistoire… »
VIII. BELLIN, P. (1979) : Gravure en contour de stèle et symbole peint dans les abris de la Masque (vallée de l'Ouvèze, Vaucluse). Bull. Études Préhist. Alpines, n° 11. pp. 105-106.

I. **MILLE** (château de)
II. Apt
III. 688,805 — 4859,835 — 230m 3142 OT Apt
IV. La région d'Apt a été entourée d'une ceinture de châteaux dont la plupart sont aujourd'hui à l'état de vestiges ou de ruines. Deux d'entre eux ont échappé à la destruction et ont été restaurés, Roquefure et de Mille.
La voie domitienne et le Pont Julien tout proches attestent de la présence romaine dans la région et plusieurs châteaux d'Apt, dont celui de Mille ont occupé l'emplacement d'une ancienne villa romaine. Dans le domaine de Mille, plusieurs amphores ont été malencontreusement détruites et éparpillées au cours d'un labour. Il est vraisemblable que le château doive son nom à la famille Milon qui le possédait en 1256, après que la terre du château ait été démembrée du fief de Clermont dont les évêques d'Apt étaient les seigneurs temporels. Mille devenait alors un arrière-fief de Clermont et à chaque changement d'évêque ou de seigneur, une prestation d'hommage devait être faite. L'année 1256 correspond à date à laquelle le seigneur Milon fit hommage à l'évêque d'Apt, hommage qu'il renouvela en 1276.
Au cours de la Révolution, le château ne fut pas décrété bien national. Il resta la propriété de la famille Rigollet de Saint-Pons qui l'avait acquis en 1765 et le conserva jusqu'en 1842. En 1845, il était acquis par M. Reybaud ascendant d'une branche de la famille Pinatel, aujourd'hui propriétaires récoltants produisant un vin des Côtes du Luberon.

Mille a été occupé sans interruption depuis, au moins, le XIIIème siècle. De ce fait, tous les aménagements, modifications, ou ajouts divers réalisés en huit siècles rendent souvent difficile la reconstitution ou l'interprétation de l'état initial des lieux. Aujourd'hui, il se compose de plusieurs parties. Une partie primitive, bâtie sur un chicot rocheux, correspond au château fortifié du XIIIème siècle. Plusieurs aménagements aujourd'hui abandonnés y ont été creusés dans la roche ; c'est cette partie qui nous intéresse. Une seconde partie, destinée à l'habitation, jouxte ce château fortifiée à l'est et au sud et sort du cadre de notre étude.



***1**-Le vestige le plus significatif du premier château de Mille : la tour accolée à la dernière porte de défense. Comme sur le côté nord, on voit ici la fenêtre Renaissance ouverte au XVIème siècle et l'acrotère bâtie au sommet au début du XXème siècle. On voit au pied de la tour, l'escalier et une entrée troglodyte.*
***2**-Derrière la porte, l'escalier entièrement taillé dans le roc, montant à la tour.*

***1**-Plus aucun élément n'indique la fonction originelle de cette pièce troglodyte située sous la tour.*
***2**-Fontaine près de l'escalier.*

La partie primitive. Perchée sur le rocher qu'elle a en partie phagocyté, au fil des siècles, son occupation l'a transformée de site défensif en habitation et en a modifié l'aspect extérieur. Le rocher a une hauteur dépassant 9 m et sur sa partie la plus large a été bâtie une tour. Pour monter jusqu'à cette tour, des escaliers ont été taillés dans le roc. Leur accès est défendu par une porte surmontée de mâchicoulis. Cette porte a été refaite au XVIIIème siècle ; elle porte les armes du seigneur Rigolet de Saint-Pons et de son épouse de la famille Badier de Roquebrune. Cette porte s'appuie d'un coté sur le rocher et de l'autre sur une maison d'habitation.

En haut des escaliers, une seconde porte, elle-aussi surmontée de mâchicoulis, forme une deuxième barrière avant la tour, haute de sept mètres, à deux niveaux. Extérieurement, on voit que dès la Renaissance elle avait perdu son rôle défensif : au XVIème siècle, ses murs ont été percés de fenêtres à meneaux. La porte a elle aussi été refaite en style Renaissance ; au-dessus d'elle on voit encore les vestiges de mâchicoulis. Sur la face sud, où seul a été percé un fenestron haut placé, trois archères disposées sur deux niveaux sont encore visibles, mais, elles ont été bouchées de l'intérieur, ce sont les derniers indices de l'ancienne place forte. Ces archères sont caractéristiques de la fin du XIIème ou du début du XIIIème siècle. Le haut de la tour a lui-aussi été modifié et, sur trois côtés, il est bordé d'acrotères qui masquent un toit en tuiles en pente vers le sud. Différemment de la fonction d'habitation du premier niveau, le second niveau, ouvert à tous vents, a dû servir de débarras et, comme l'indiquent des trous dans le mur ouest, on devait y accéder par un escalier extérieur maintenant disparu.
La terrasse rocheuse se prolonge vers l'ouest de la tour, mais en se rétrécissant. Sur les trois premiers mètres subsiste une courtine, dominant un vide de 10m, mais elle est ensuite prolongée par une construction plus moderne qui a remplacé le haut de la muraille écroulée. Après cette construction, longue de 8m, la terrasse continue sur 7m ; elle s'arrête à l'extrémité du rocher au bas duquel une remise a été bâtie par la suite.

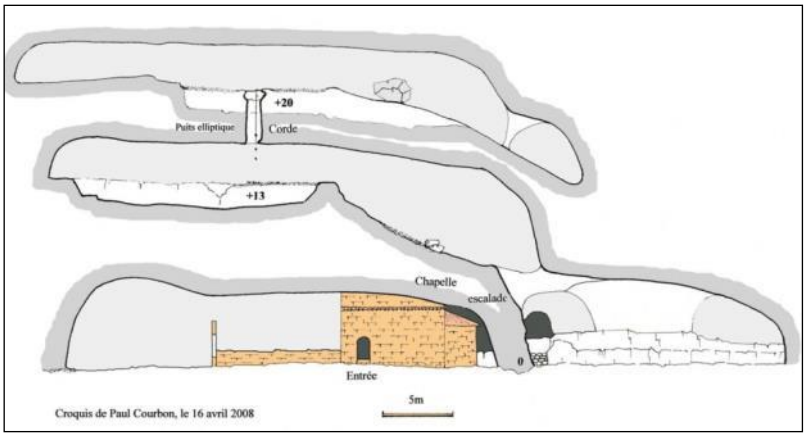
Le silo.

La partie troglodyte. Le rocher de molasse sur lequel a été construite la tour a été creusé par l'homme. Au niveau du sol, on retrouve des petits creusements, vraisemblablement d'origine moderne. On retrouve aussi les vestiges d'un pressoir. Par contre, à 5m du sol, juste sous la tour, on trouve deux salles plus importantes. Cependant, comme en d'autres lieux, ces salles ont perdu leur destination première au profit d'un usage agricole. Au sol, une ouverture circulaire avec une saignée pour un couvercle, indique un silo à grain. Dans le bâtiment situé sur la terrasse supérieure et à l'ouest de la tour, on trouve aussi une cave creusée dans le roc et dont le sol est encombré de pierrailles.

Le pressoir. Situé sous les escaliers montant à la tour, il a été creusé dans la pierre, à la base du rocher de la tour. Il est certainement très ancien comme le laisse supposer le mode de creusement de la cave située juste en dessous, à 4m de profondeur. Le jus pressé s'y écoulait par un trou rond creusé dans le sol rocheux.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **NESQUE** (Saint-Michel-de-la)
II. Monieux
III. 687,650 – 4879,450 – 600m environ 3140 ET Ventoux
IV. Les gorges de la Nesque sont l'un des sites les plus spectaculaires du Vaucluse. La rivière a profondément entaillé le plateau calcaire et de nombreuses grottes, aux vastes orifices, mais rarement profondes, s'ouvrent dans les parois. Parmi elles, tout au fond des gorges et abritant une chapelle, se trouve Saint-Michel de la Nesque, appelée autrefois Saint-Michel de l'Anesca.
En arrivant au fond des gorges, on ne peut manquer les trois lèvres horizontales superposées qui trouent la roche.

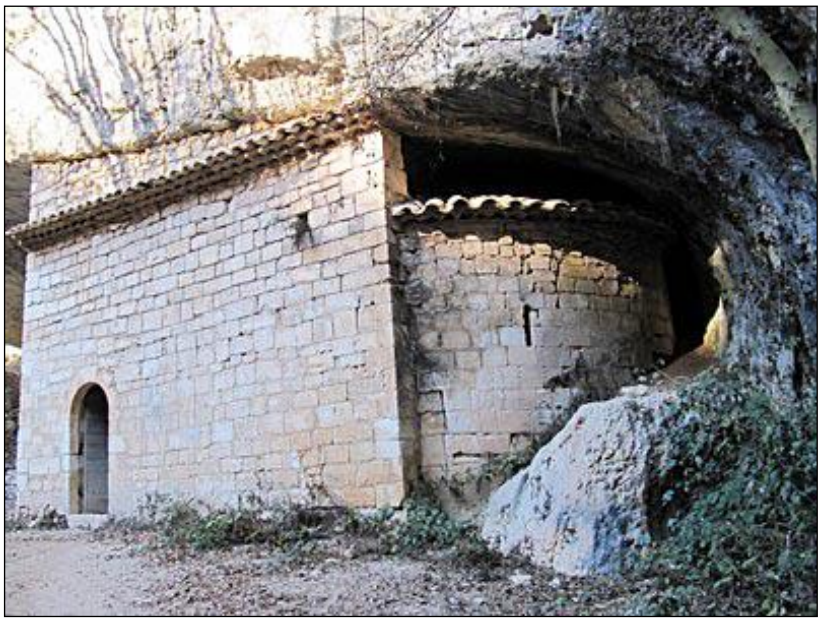
La cavité. Trois « coups de gouge » horizontaux superposés qui devaient correspondre à trois phases de creusement de la Nesque : à chacun de ces niveaux, l'eau a sapé la falaise sur une profondeur atteignant dix mètres par endroits. Le second niveau réserve une surprise : dans sa partie haute un conduit vertical et elliptique crève le plafond, haut à cet endroit de 3m. Un bout de corde, d'une solidité douteuse, pend dans cette cheminée, invitant d'une manière sournoise à



aller visiter le troisième étage. Si l'on cède à la tentation, il faut, non seulement faire confiance à la corde, mais encore avoir de bons bras pour monter les trois mètres en plein vide avant de s'insinuer et de grimper en opposition dans le conduit vertical long de 4m . D'après certains, une échelle que l'on retirait la nuit, à partir du troisième étage, permettait d'y accéder et de dormir en toute tranquillité. Cependant, si l'étage supérieur a servi de refuge, on n'y trouve pas de murs ayant pu protéger les occupants du vent et surtout de la vue et des jets d'arme.

Les cavités superposées vues de face. Croquis de Paul COURBON.

***1**-Arrivée sur la chapelle, à gauche le vestige de la porte d'accès aux logements, au milieu, l'autel moderne, au fond les traces d'un ancien toit sur le mur de la chapelle.*
***2**-L'abside en belles pierres de taille peintes en blanc avec des dessins ocres. Saint Michel a perdu sa tête et l'autel est de guingois.*



***1**-La maçonnerie au-dessus de la génoise est différente d'en dessous, ce qui montrerait une suppression du toit de tuile et un rehaussement du mur au moment de la restauration, tout en conservant la génoise.*
***2**-La cheminée verticale de 4m joignant les niveaux 2 et 3.*

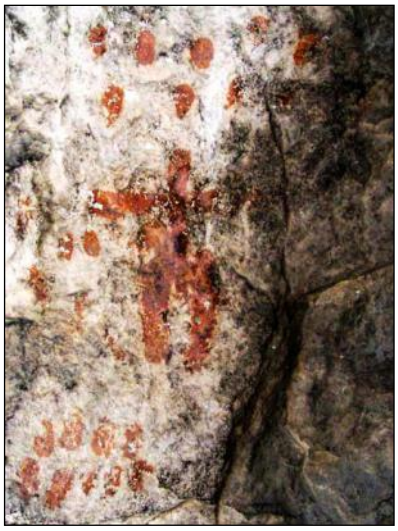
L'étage inférieur et la chapelle. Il a une longueur d'une cinquantaine de mètres et une profondeur maximale d'une dizaine de mètres. Il est coupé en son milieu par un éperon rocheux. Dans la partie à l'est de cet éperon se trouvent la chapelle et les vestiges de murs qui devaient correspondre au logement des religieux. En avant de la chapelle, un parallélépipède en maçonnerie relativement récent, imite un autel ; on y observe, encastré, un fragment de frise sculptée datant du XIIème siècle.

L'intérieur de la chapelle est éclairé par deux fenêtres ouvertes sur le côté ouest, cette ouverture paraît récente. Le petit pilier rectangulaire qui sépare les fenêtres et en soutient les linteaux est gravé 1888. La nef est très simple, avec une travée unique habillée de part et d'autre d'un bel appareillage de pierres. Elle donne sur une abside en cul-de-four, en belles pierres bien appareillées elles aussi et peintes de blanc avec de nombreux motifs ornementaux en brun orangé. Au milieu de l'abside, un autel de guingois sur lequel trône une statue de saint Michel décapitée. Collier ne mentionnait pas cette mutilation en 1969. Vandalisme pur ?
Un cippe gallo-romain sans inscription sert de support au bénitier de la chapelle. Le culte à saint Michel a donc vraisemblablement succédé à des cultes beaucoup plus anciens. Dans la période chrétienne, elle fit partie des biens de l'abbaye de Montmajour ; elle figure à ce titre, sous le nom de Sanctus Michael de Anesca dans les convocations au synode de Pâques de 1447 pour le diocèse de Carpentras.

Détails des peintures de l'abside. (Photos André M. WINTER.)

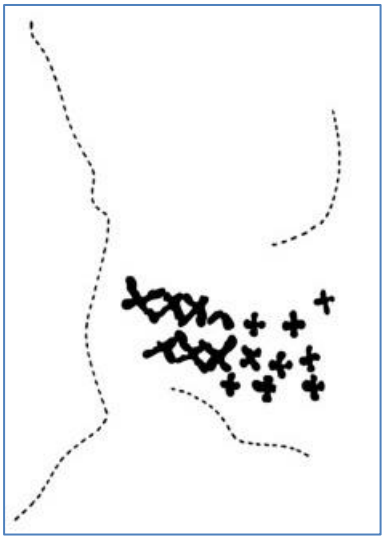
Au XVIIème siècle la chapelle est restaurée : on rehausse les murs jusqu'au niveau de la voûte rocheuse protectrice. La génoise extérieure et les pierres au-dessus de la génoise, différentes de celle du bas du mur, permettent de le penser. Il en est de même pour le mur nord, où à partir d'une certaine hauteur, un crépi récent surmonte les belles pierres de taille, mais il paraît incontestable que la totalité de l'abside et les parties en pierre de taille des murs nord et sud sont restés en place depuis l'origine de la chapelle, qui doit remonter au XIIème siècle, d'après la mouluration de l'abside et la qualité de l'appareil.
La porte d'accès actuelle a été ouverte ou refaite à ce moment-là et la date « †27 august 1643 » qui est gravée sur la pierre supérieure donne vraisemblablement l'année de la restauration. Saint-Michel attirait autrefois deux pèlerinages le 8 mai et le 29 septembre.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **PERRET** (abris)
II. Blauvac
IV. Trois abris découverts en 1985 et situés en rive droite de La Nesque à 150m au-dessus du talweg dominent la RD 942 Carpentras-Sault d'une vingtaine de mètres. Vestiges de murs édifiés à sec.
V. Sur les parois des abris sont peints avec un pigment de couleur rouge tirant parfois sur l'orangé de petites figures dont un personnage schématique vraisemblablement masculin encadré par des lignes de points. Dans l'abri 2 situé au-dessus sont peints des signes en forme de petites croix grecques et de Saint-André. D'après l'auteur, dans ces abris non funéraires, le mobilier découvert et les peintures seraient à rattacher à des pratiques initiatiques liées à la Fécondité.
VI. Ils ont fait l'objet d'une intervention archéologique en 1987 dirigée par Ph. Hameau, au cours de laquelle ont été découvert quelques vestiges céramiques et lithiques datés du Chalcolithique (Campaniforme) et de l'âge du Bronze ancien.
VIII. HAMEAU, P., PACCARD, M. (1989) : Un nouveau témoin de l'art schématique postglaciaire : les abris Perret (Blauvac, Vaucluse). Bull. Soc. Préhist. Fse, 1989, vol. 86, n° 4. pp. 119-128.



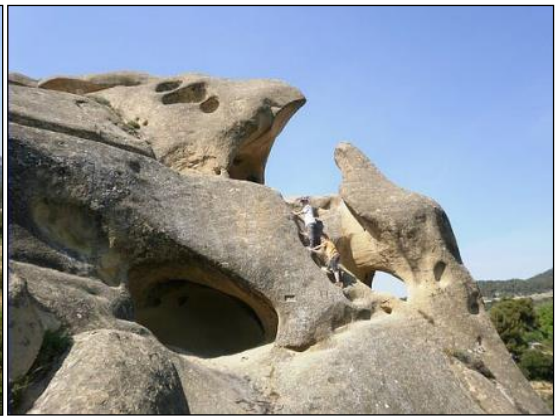
(Photo Ph. HAMEAU.)

Figure 2 de l'abri Perret n° 1.



Abri Perret n° 2.

I. **ROCALINAUD** (rocher de) ou rocca luna en provençal.
II. Beaume-de-Venise
IV. Abris creusés dans les vestiges d'une dune sous-marine formée au Miocène. Ils sont de taille modeste, constitués de couloirs de de chambres avec, parfois, fenêtres.



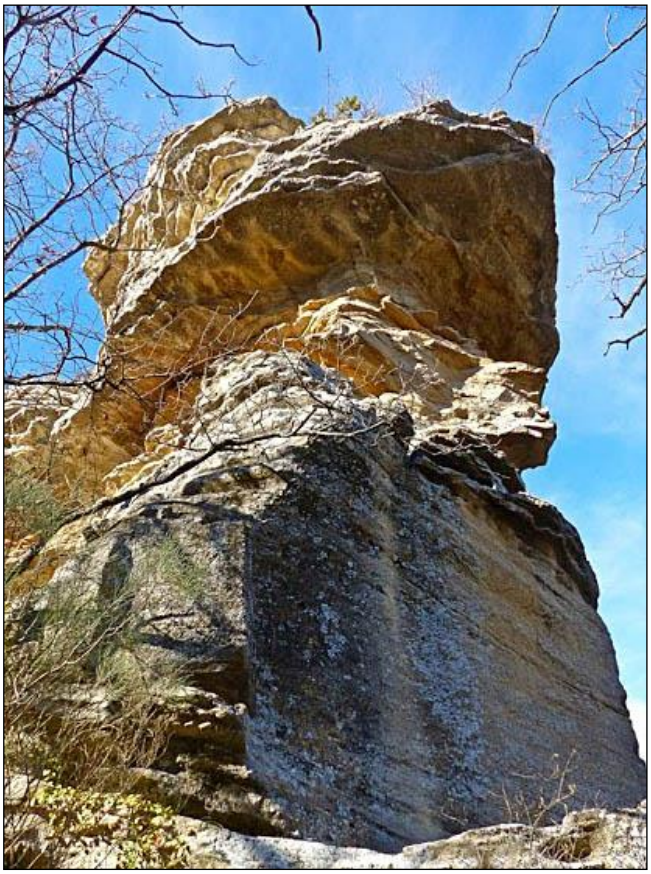
La plupart des photos provient du blog : lieux-insolites.fr

I. ROCHER DES DRUIDES

II. Apt

III. 693,065 – 4858,620 – 470m 3242 OT Apt

IV. Au pied d'un promontoire rocheux de molasse se dressent plusieurs maisons s'appuyant contre le rocher. Au hameau, un sentier descend d'abord vers le ruisseau de la Marguerite avant de remonter. Au bout de 4 à 500m, il passe près d'un vaste rocher qui émerge à peine des grands chênes : le Rocher des Druides. C'est un témoin avancé du plateau des Claparèdes dont il est séparé d'une vingtaine de mètres. Formé essentiellement de molasse, il émerge du sol d'une dizaine de mètres du côté du plateau et d'une vingtaine de mètres, de l'autre côté, sur son versant nord ; il est long d'une cinquantaine de mètres. C'est dans ce versant nord qu'a été aménagée une fortification qui utilise au maximum les possibilités défensives offertes par le rocher.



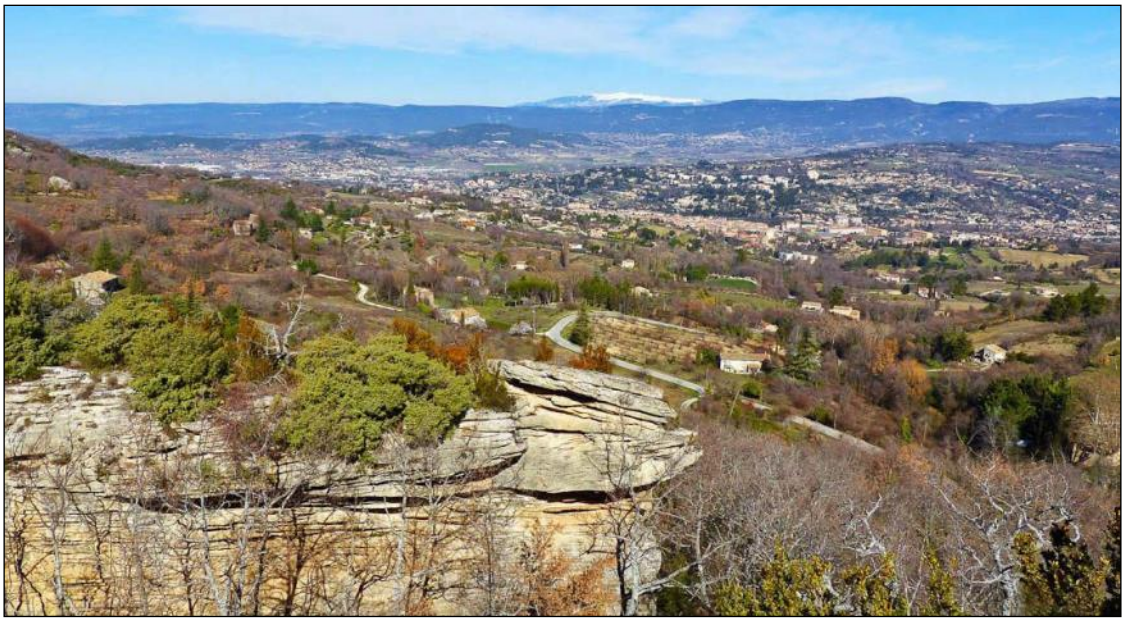
Les sondages effectués à l'intérieur des fortifications, l'étude des tessons de céramique récoltés, prouvent que des occupations se sont étalées du XIIIème au XVIIIème siècle avec une période d'abandon au XIVème siècle. Il faut signaler aussi que d'autres vestiges s'étendent sur un demi-hectare en contrebas du site fortifié du Rocher des Druides. On y trouve les vestiges d'une chapelle, la chapelle Sainte-Marguerite. Les violences des années 1390-96 du terrible comte de Turenne semblent avoir occasionné l'abandon du site pour la ville d'Apt plus sûre. Par contre, les conflits religieux du XVIème siècle auraient occasionné sa réoccupation et une remise en état prouvée par de nombreux remaniements.

Après les nouveaux troubles religieux du XVIIème siècle, le démantèlement des places fortes est décidé par l'Édit de juillet 1660. Pourtant, c'est à ce moment que la chapelle Sainte-Marguerite est restaurée. Le site, en tant que village, sera abandonné au XVIIIème siècle alors qu'en même temps, l'espace situé entre le plateau des Claparèdes et le rocher est aménagé en terrasse agricole.

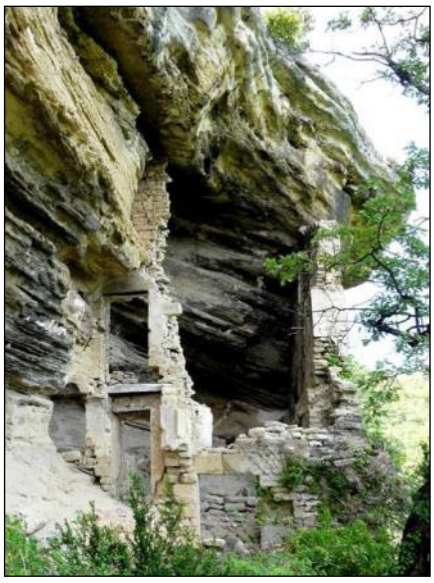
Le début du rocher a subi une taille de régularisation vite abandonnée.

La porte monumentale. Le site défensif s'est bâti en face nord du rocher, en majeure partie dans un vaste creux naturel qui l'a évidé. Il est situé par endroits une dizaine de mètres au-dessus du sol. Vers l'est, le rocher émergeant moins du sol et de la forêt qui l'entoure, une porte fortifiée monumentale permet d'y accéder. À l'endroit de cette porte, le mur en ruines a encore une hauteur de six mètres, laissant penser qu'un bastion devait s'y élever.

Le style de la porte, avec un arc plein-cintre externe et un arc un peu plus élevé à l'intérieur du mur est caractéristique du XIIIème siècle. Après la porte, un chemin de 2,40m de dénivellation permet d'accéder à la terrasse précédant le logis situé sur le côté ouest. Ce chemin était bordé par une courtine joignant le bastion d'entrée au logis. Seule subsiste sa partie basse s'appuyant sur le rocher ; la partie haute s'est écroulée. Elle était percée d'archères dont une seule, située juste à côté de la porte monumentale est visible.



Au premier-plan, le Rocher des Druides. (Photo H. Nicollas.)

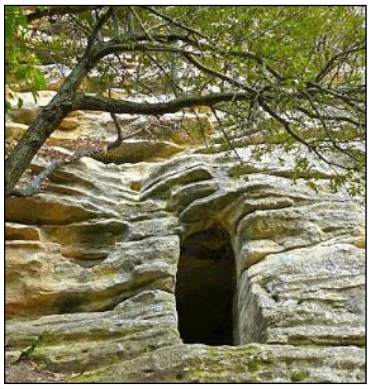


Le logis, situé sur le côté ouest. Son toit est formé par la voûte rocheuse. Il ne manque qu'une petite partie du mur nord et quatre ouvertures subsistent sur le mur est. À gauche, le passage contre le rocher permettant d'accéder à la salle rupestre.

La porte d'entrée avec ses deux voûtes (extérieure en haut, intérieure en bas) caractéristiques du XIIIème siècle. La hauteur des murs et la corniche à gauche font penser qu'il y avait un bastion avec deux niveaux.

Le logis a été bâti du côté ouest, là où la voûte surplombante du rocher permettait une couverture complète. Seuls en subsistent le mur nord et une partie du mur oriental où quatre ouvertures sont encore visibles. Haute à cet endroit de huit mètres et plus, la voûte a permis la construction de trois niveaux. Dans le mur qui la borde au nord, on peut voir les redans correspondant aux deux étages supérieurs et la trace d'une cheminée qui partant du niveau inférieur monte jusqu'à la voûte. Dans le niveau du bas, les murs encore en place permettent de voir qu'il y avait deux pièces, plus un couloir latéral surélevée de 1,20m permettant d'accéder directement à la salle rupestre. La première pièce (4 x 5m) était éclairée par une petite fenêtre. La pièce du fond, plus petite (4 x 2m), était entièrement voûtée et comportait une fenêtre et une meurtrière.

La salle rupestre est la grande originalité du Rocher des Druides qu'elle traverse du nord au sud. Entièrement creusée dans le roc, elle a une longueur de 7,15m pour une largeur de 2,60. Au début, en pente montante, elle se termine par 12 marches et un petit couloir de un mètre avant de déboucher en face sud. Un escalier de grosses pierres permet de descendre dans ce défilé.



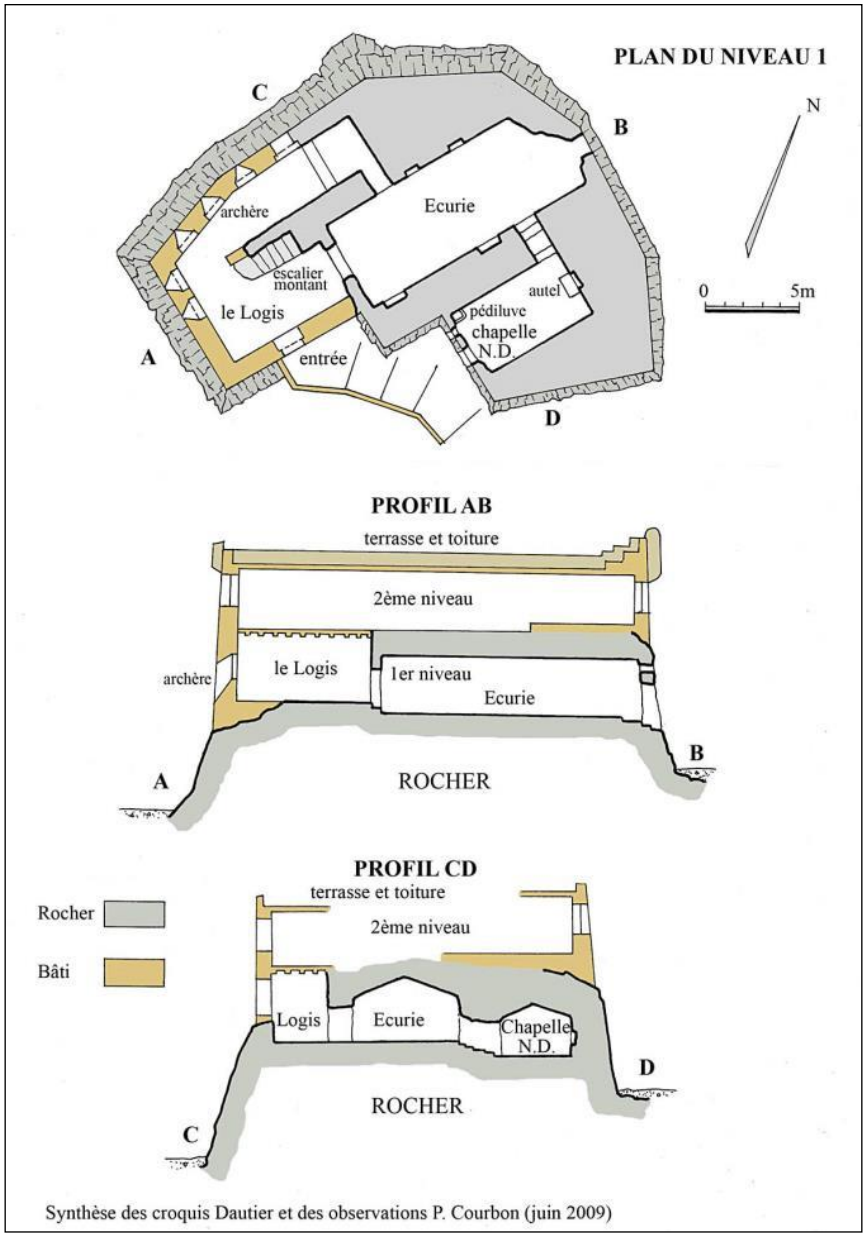
1-2-*La salle rupestre avec son sol et son plafond en pente, suivant les strates du rocher aux couleurs variées. Douze marches donnent accès à un petit couloir qui débouche sur la face sud du rocher (ci-dessus).*
3-*La citerne suspendue, entièrement taillée dans le roc, correspond avec celle en dessous par un petit trou.*

Les citernes. Après la porte monumentale, trois citernes sont visibles sur la gauche. Les deux premières sont à moitié creusées dans la roche et à moitié bâties. La troisième surélevée est entièrement creusée dans le roc. Leur fond est situé à des altitudes différentes ce qui permet une communication entre elle. Le système d'alimentation a dû disparaître avec le temps ; il devait récupérer l'eau ruisselant sur le sommet du rocher.

VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **ROQUEFURE** (château de)
II. Apt
III. 686,810 — 4859,165 — 205m 3242 OT Apt
IV. Bien que bâti sur un rocher et dominant le terrain en contrebas de 14 mètres, le château de Roquefure n'est pas visible de loin. Il faut arriver à proximité pour voir sa silhouette émergeant d'une zone boisée.
La région d'Apt a été entourée d'une ceinture de châteaux dont la plupart est aujourd'hui à l'état de vestiges ou de ruines. Deux d'entre eux ont échappé à la destruction et ont été restaurés. Ce sont ceux de Roquefure et de Mille.
À l'écart de toute structure villageoise importante, Roquefure a utilisé la présence d'une « molaire » rocheuse, haute par endroits de 9m, sur laquelle il s'est construit. Ce « chicot » a été exploité au maximum, plusieurs salles y étant creusées. Ces aménagements rupestres ont fait penser qu'à une certaine époque le château a été reconstruit sur des bases plus anciennes.
Les recherches que Monsieur Du Chatenet a menées aux archives de la ville d'Apt ou en Avignon l'ont amené à découvrir la mention d'un litige ayant existé en 1208 sur Roquefure, entre la famille d'Agoult, grande famille de la noblesse locale, et l'évêché d'Apt. Cela semble être la plus ancienne mention écrite connue, concernant le château.
Pendant une courte période, le nom de Roquefure fut associé à celui du sinistre Raymond de Turenne (1352-1413), surnommé le « fléau de Provence ». S'estimant spolié par l'antipape Clément VII et par la dynastie angevine des comtes de Provence, il mit la région à feu et à sang entre 1389 et 1399. Le véritable repaire de Raymond de Turenne était le château des Baux et Roquefure fut sans doute conquis lors de sa tentative de la prise d'Apt. Il y posséda une garnison à sa solde pendant plusieurs années.

***1**-Le château de Roquefure dans toute sa majesté. L'appareillage des pierres, très variable, indique de nombreuses reprises. On distingue nettement la restauration des courtines et de la partie supérieure gauche.*
***2**-Coin nord-ouest vu de l'extérieur. À droite, les archères à tir plongeant du « logis ». À gauche, c'est dans l'assise rocheuse plus haute qu'ont été creusées des salles, dont l'écurie. Là encore, on distingue les différences de maçonnerie indiquant de multiples reprises.*

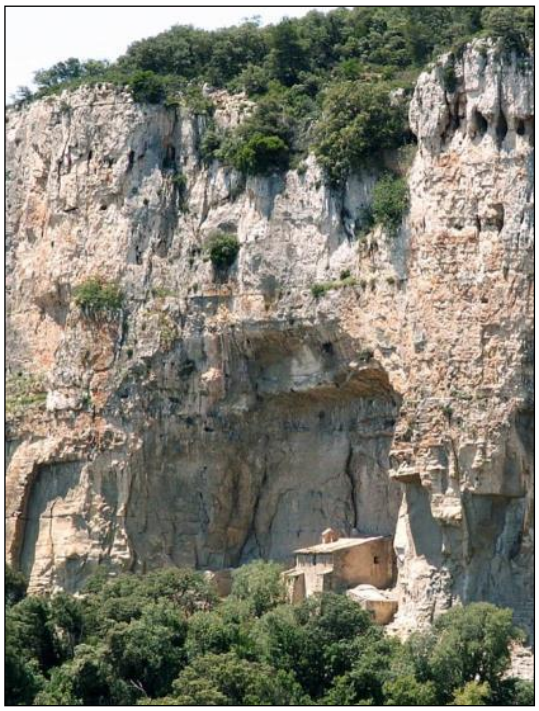


Plan et coupes de la partie décrite.

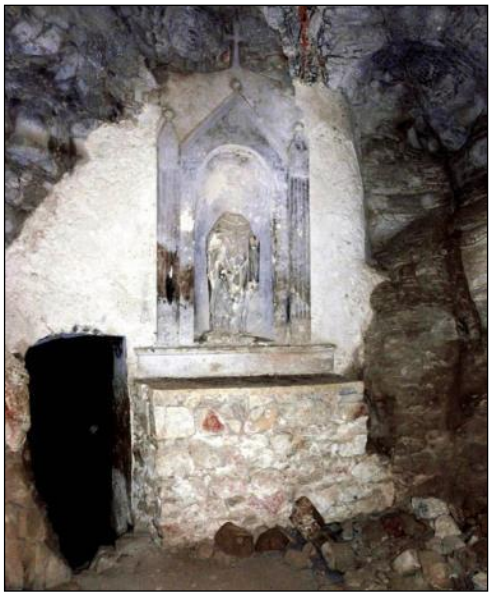
Bien que les flancs du piton rocheux aient été avivés et retaillés à certains endroits, la forme du château est liée à celles du rocher sur lequel il est bâti. Son diamètre maximal est de 23m et il a douze cotés. Ce rocher émerge du sol naturel de 4m au sud-ouest et de 9m au nord-est. Il est certain que le niveau du sol qui l'entoure a subi des modifications dans les temps modernes. Pour M. Du Chatenet, lors de la restauration entreprise par sa famille, des éléments architecturaux montraient que le château avait eu une plus grande hauteur. Cela a été confirmé par un document qu'il a découvert dans les archives en Avignon.
Extérieurement, l'examen montre le manque d'homogénéité des murailles et de nombreuses traces de reprises. Si les niveaux supérieurs sont parementés en belle pierre de taille, les premières assises offrent des moellons plus grossiers. Trois zones ont fait visiblement l'objet d'une restauration récente, il s'agit principalement de la courtine, de la partie haute de la façade sud-ouest et de l'entrée du château située au sud-est. Hors la courtine, le château comprend aujourd'hui deux niveaux. Le niveau inférieur, qui seul nous intéresse dans le cadre de notre étude a été en grande partie creusé dans le rocher.
La porte d'entrée donne directement sur une vaste salle nommée le logis, dont seule la partie orientale a été creusée dans le roc. Au centre de la pièce, un escalier dégagé du rocher dans lequel il a été sculpté permet d'accéder au niveau supérieur. Au pied de cet escalier, s'ouvrait l'orifice aujourd'hui condamné, d'une citerne. Côté ouest, dans les murs maçonnés, de hautes archères à tir plongeant s'inscrivent dans de vastes baies plein-cintre décorées de marques de tâcherons.
À droite en entrant, deux marches descendantes donnent accès à une longue salle (15 x 6m env.) entièrement creusée dans le roc, que Dautier assimile à une écurie, sans doute à cause des anneaux creusés eux aussi dans le rocher. Son plafond n'est pas voûté, mais formé de deux pans. Curieusement, cette écurie débouche à l'extérieur deux mètres au-dessus du sol actuel. Dans le mur sud-est de l'écurie, un couloir descend de plusieurs marches pour s'ouvrir dans la chapelle Notre-Dame. Elle aussi est creusée entièrement dans le roc, avec comme précédemment, un plafond à deux pans. Tous les aménagements de la chapelle sont monolithes : les marches menant à l'autel et l'autel lui-même ont été dégagés du rocher au moment du creusement. Il en est de même pour le petit bassin ou pédiluve, situé au coin ouest ; son rebord a été dégagé de la roche encaissante. Une porte, située sur la paroi sud-ouest de la chapelle permet de sortir directement à l'extérieur du château. Dans cette chapelle sans sculptures ni bas-reliefs, M. Fixot ne donne pas les éléments qui l'ont amené à une datation au XIIIème siècle. Pour nous, la chapelle pourrait être plus ancienne.
Au vu de tous les éléments précédents, pour Jean Méhu, Roquefure pourrait être une fortification du XIème siècle reprise au XIIème-XIIème siècle.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **SAINT-EUCHER** (grotte de)

II. Beaumont-de-Pertuis
III. 258,970 — 4842,021 — 310m 3242 OT Manosque
IV. Dans les falaises de Saint-Eucher. Peu visibles de la route, les vestiges d'une belle chapelle et des bâtiments attenants utilisent l'abri procuré par un vaste porche sous la falaise. Plus haut, dans cette falaise s'ouvre la grotte de Saint-Eucher, d'un développement de 1,6 km et dont l'entrée a été christianisée. En haut de la falaise, encore, se trouve un curieux jardin de moines.



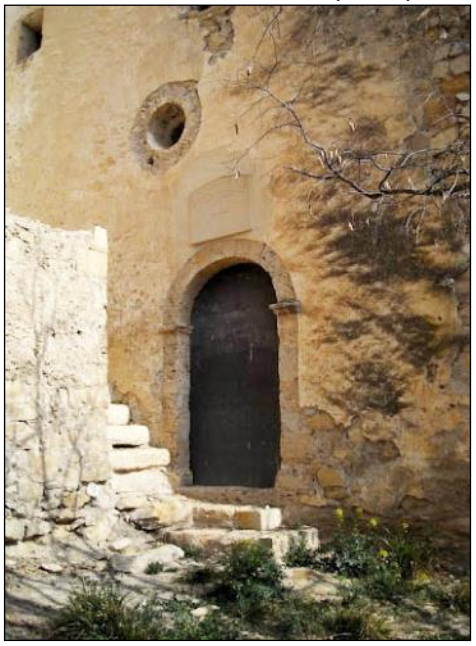
***1**-L'imposant porche qui abrite la chapelle et le prieuré. En haut à droite, la roche perforée qui jouxte le jardin.*
***2**-Le prieuré et la chapelle sous l'auvent rocheux qui les protège.*



***1**-L'autel supportant la statue de saint Eucher en habits épiscopaux, décapitée par les vandales ; à gauche, la porte donnant accès à la suite de la grotte* ***2**-Le jardin suspendu.*

Au début du Vème siècle vécut l'illustre Gaulois qui a laissé son nom aux lieux. À cette période, la Durance était déjà une voie de communication privilégiée et, outre la route qui la longe, le bois flottant y défilait durant tout l'hiver. Quant à Eucher, c'était un homme cultivé ayant un rang élevé dans la société gallo-romaine de l'époque, sénateur d'Aix. La sainteté dont il fut auréolé par la suite a fait naître toute une légende mêlant le réel et le merveilleux. Il devient alors difficile de séparer l'histoire de la légende qui s'y est imbriquée. Sa vie bascula en 416, quand après un séjour au monastère de Lérins en compagnie de son fils Véran, il embrassa la vie religieuse. Malgré son rang social, il décida alors de se retirer dans la grotte qui porte aujourd'hui son nom, pour y vivre dans la solitude, la prière et la méditation. En 434, les Lyonnais venaient de perdre leur évêque. D'après Andon de Vienne (IXème siècle), ils désespéraient d'en trouver un nouveau capable de le remplacer, lorsqu'un ange révéla à un enfant l'existence d'un ermite dans une grotte de la Durance. Une députation vint annoncer au reclus son élection. C'est ainsi qu'Eucher dut quitter sa grotte pour devenir l'évêque de Lyon où il serait mort en 449 ou 455.

La grotte est connue des spéléologues qui l'ont explorée sur 1,6 km. Cependant, à une quinzaine de mètres de l'entrée, la grotte est coupée par un mur. Sur la gauche de ce mur, une porte étroite donne accès à la suite. Devant ce mur et sur sa partie droite, un autel est surmonté d'une niche avec la statue sans tête de Saint Eucher, d'une hauteur d'un peu plus d'un mètre. Sur une photographie prise par Christophe Gauchon, la statue avait encore sa tête en 1996. Cette statue n'est pas un moulage en plâtre, mais une lourde statue de pierre de ligne gothique, certainement ancienne. D'après l'inventaire général des monuments historiques, elle daterait du XVème siècle et proviendrait peut-être de la chapelle de l'ermitage. Quant à l'autel, d'origine médiévale, il aurait été remanié au XVIIème siècle. La cavité avait été classée au titre des sites, en octobre 1912, ce qui n'a pas empêché le vandalisme.



La chapelle du prieuré. Détail.

Il est difficile de concevoir que saint Eucher ait vécu dans la salle actuelle de l'autel, zone peu confortable et sans lumière. Un autre endroit est alors plausible. Avant l'autel, un passage mène à un réseau inférieur de la grotte. On aboutit alors à une petite salle précédant l'orifice inférieur. Des marches d'escalier la précèdent et c'est un endroit, séparé du vide de la falaise par une margelle où l'on peut recevoir les rayons du soleil pendant quelques heures de la journée.

La chapelle. Sous un vaste auvent rocheux, d'une trentaine de mètres de hauteur formé dans la falaise, se trouvent une chapelle et plusieurs bâtiments en ruines d'un ancien prieuré qui dépendit du monastère Saint-André du Mont-Andon, à Villeneuve-lès-Avignon. Un prieuré de Bénédictins est mentionné à cet endroit à partir de l'an 1118 et une chapelle y est bâtie en 1300. Abandonné avant 1343, le prieuré fut reconstruit, en 1648, puis utilisé comme ermitage par l'ordre des Récollets, entre 1713 et 1820. Il est depuis lors resté inoccupé. Quant à la chapelle actuelle, elle a été reconstruite comme le prieuré en 1648, elle aussi à l'initiative de François de Margallet seigneur de Saint-Paul-lès-Durance, sur l'ancienne chapelle de 1300.
L'intérieur montre une voûte de pierre et un autel finement sculpté, sur lequel est gravée l'image stylisée d'une mitre d'évêque. Une messe y est encore célébrée chaque année le lundi de

Pentecôte.

Le jardin suspendu. Un balcon (dénommé jardin ou terrasse de Saint-Eucher), de 13m de long avec une largeur maximale de 5m se trouve presqu'en haut de la falaise, 65m au-dessus de la route. Son accès n'est ni facile ni évident. Un abrupt d'une dizaine de mètres le cache de la vue du promeneur qui déambule à sa recherche dans les pentes boisées dominant la falaise. Par une petite échancrure, on parvient à un sentier étroit, coincé entre le roc et le vide, lequel conduit à un soupirail rocheux haut de un mètre, sous lequel il faut se baisser pour arriver au balcon. Là, une vue splendide et vertigineuse récompense les efforts faits pour y parvenir. Côté colline, une paroi rocheuse de près de 10m isole le balcon du haut de la colline. Côté route, un mur de soutènement de 5m de haut encastré et accroché à la falaise en retient la terre. Dans ce mur de soutènement, quatre pierres en saillie formant marches font penser qu'autrefois existait peut-être une autre petite terrasse en contrebas, aujourd'hui effondrée et disparue. Une citerne taillée dans la roche est alimentée par un conduit souterrain qui devait récolter l'eau ruisselant sur l'à-pic rocheux situé au nord. Dans la citerne subsiste encore un revêtement destiné à assurer son étanchéité. Le bon état du mur de soutènement indique qu'il a été entretenu. Il en est de même pour l'enduit intérieur de la citerne. Peut-on raisonnablement penser à une réfection au XVIIème siècle, ou plus tard ?

Les plus anciens graffiti de la galerie inférieure ont 240 ans ! Indépendamment de sa vocation religieuse, la grotte attirait aussi les visiteurs en quête d'aventure…

VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **SAINT-FIRMIN** (caves de l'hôtel et chapelle rupestre)
II. Gordes
IV. Le village de Gordes est situé sur un piton rocheux dominant la plaine du Calavon, à environ 300m d'altitude. Pratiquement abandonné, durant les années 1950, il a été « redécouvert » par des artistes en 1960. Amoureux des vieilles pierres, ils ont entrepris une longue restauration.

1. Caves de l'hôtel Saint-Firmin.

Des carrières ont dû être creusées dans la molasse pour fournir les pierres nécessaires à la construction de bâtiments du village. Certains des espaces ainsi libérés ont été utilisés par la suite, soit comme remises ou silos, soit pour y établir des activités artisanales comme des moulins d'huile d'olive.
En 1956, Monsieur Morand achetait l'hôtel Saint-Firmin, belle demeure ayant appartenu dans le passé à la famille de Gaudin de Lancier. Ce n'était ni un palais, ni un château, mais le type de construction appartenant à la noblesse et qui, dans les villes, était appelé hôtel. Les caves sont aménagées principalement sous l'hôtel, composées de salles troglodytes, avec escaliers, citernes, moulin à huile seigneurial, etc., le tout formant un réseau sur 7 niveaux et 18m de dénivelé. Leur origine se situe au XIIème siècle, et elles ont été remaniées au moins jusqu'au XVIIIème. Dans cet ensemble, plusieurs salles déjà dégagées ont de l'importance pour la compréhension de l'ensemble :
- une chapelle du XIIème -XIIIème siècle témoigne qu'il ne s'agissait pas uniquement de lieu de stockage.
- la pièce la plus importante en taille servait à presser l'huile d'olive à travers des scourtins. Plusieurs pièces annexes montrent des bacs (olives), citernes (eau) et cuves (huiles) de stockage taillés à même la pierre attestant d'un niveau important d'activité. Il s'agit d'un système de pressoirs que l'on appelle « pressoir à chapelle », à cause de la forme en croix de la partie servant à caler le pressoir. L'ensemble semble dater de la fin du XVIème siècle, date de la construction de l'Hôtel Saint Firmin (d'après Paul COURBON et Wikipedia).

La pièce principale de ce dédale de caves a été aménagée en moulin à huile au cours du XVème siècle. La datation a été réalisée sur une traverse en bois d'un des pressoirs. Elle est entourée de pièces annexes contenant des cuves de stockages destinées aux olives et à l'huile. Dans une des pièces, une cuve d'eau d'une capacité de plus de 6.000 litres est toujours en fonctionnement. Certaines des cuves à huiles s'enfoncent profondément dans le sol. L'emplacement du moulin est parfaitement visible sur le sol. Ce moulin était disposé au centre de la pièce permettant à l'âne chargé de l'entraîner de tourner sans contrainte. Est-ce que ce pauvre animal voyait la lumière du jour de temps en temps ?

Le fond de la salle du moulin.

Les cuves de macération des olives.

La cuve d'un petit pressoir.

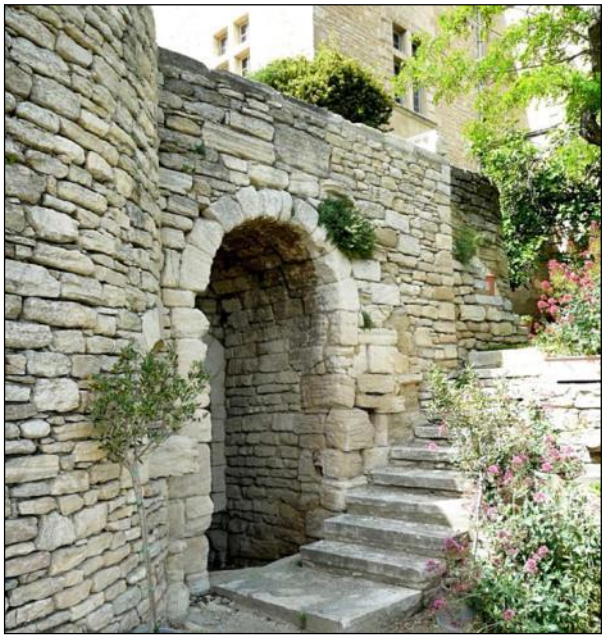
La mangeoire de l'âne ?

Évocation virtuelle de l'âne…

Bibliographie : www.lieux-insolites.fr/vaucluse/firmin/firmin.htm

Chapelle rupestre Saint-Firmin.

Dans la partie non visitée du site ont été dégagées deux salles, qui par leur architecture, font partie sans équivoque des vestiges d'une chapelle ou d'une église ancienne. Bien que les deux salles de cet ensemble religieux ne soient pas entièrement rupestre (l'épaisseur maximale de creusement de la roche encaissante étant de l'ordre du mètre), nous les classons en tant que telles, car elles font partie d'un ensemble dont la majeure partie est entièrement rupestre ou troglodyte. Il fallut déblayer de nombreuses pierres et gravats avant qu'au milieu des ruines apparaissent la fonction de chapelle.



***1**-L'accès à la chapelle. Derrière, l'hôtel Saint- Firmin. La pente jonchée de ruines qui descendait de l'hôtel a été aménagée en terrasses.*
***2**-La porte séparant les salles 1 et 2.*

La chapelle se décompose en deux parties séparées par une porte et des marches d'escalier d'une dénivellation totale de 80cm. La partie haute est la mieux conservée. Sa voûte plein-cintre est du plus style roman. Après sa désaffection, cette salle a servi de silo et quatre citernes de 2,50m de profondeur ont été creusées dans son sol.
On accède à la deuxième partie par une porte monumentale en ogive et quatre marches descendantes. Cette deuxième salle est plus longue que la précédente et sa largeur est inégale.
Après sa désaffection, cette salle a été transformée, sans doute en écurie, comme le témoignait une mangeoire qui s'y trouvait au moment de sa découverte. Des poutres montraient qu'elle avait été partagée en deux niveaux. Cela se comprend d'autant plus, que sur le mur N.O., deux ouvertures superposées, situées à deux mètres l'une au-dessus de l'autre, donnent sur deux petites salles entièrement troglodytes. Une autre ouverture donne actuellement sur le hall d'accès à la partie aménagée.

L'église actuelle de Gordes située à une cinquantaine de mètres de là, a été rebâtie entre 1749 et 1757 sur les bases d'une église beaucoup plus ancienne. Cette nouvelle église fut dédiée à saint Firmin, évêque d'Uzès mort en 552, alors que l'église précédente avait été dédiée à Notre-Dame, puis à saint Benoit. Les documents les plus anciens retrouvés concernant l'église primitive datent de 1258. Or, les éléments architecturaux de la chapelle sont antérieurs à cette date. Il devient alors intéressant de considérer l'origine de Gordes. Des moines bénédictins s'établirent dès le VIIIe siècle dans la plaine sous la butte de l'actuel village, pour y fonder l'abbaye de Saint-Chaffret. Aujourd'hui, seules en subsistent d'importantes ruines, 1 km au S.E. du village. La période de troubles de l'an mil vit le monastère et les habitations proches ravagés, ce qui amena les populations à se retirer sur l'éminence voisine, correspondant à l'actuel village de Gordes. Plusieurs documents écrits confirment cette existence de Gordes au XIème siècle. C'est à ce moment que, sous l'instigation des moines, furent construits une église et, certainement, des bâtiments claustraux, mais nous manquons d'écrits quant au positionnement des diverses chapelles ou des bâtiments claustraux qui ont existé à Gordes.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **SAINT-HILAIRE** (chapelle rupestre de)
II. Ménerbes
III. 680,670 — 4854,890 — 285m 3142 OT Gordes
IV. Sur le flanc sud d'un petit vallon, faisant face au versant nord du Luberon, les Carmes dressent la belle architecture de leur chapelle et de leurs bâtiments conventuels, jouxtant un jardin limité par une terrasse. Derrière l'église des Carmes et en bordure du jardin, au pied d'une petite barre rocheuse, deux ouvertures donnent sur deux salles taillées dans la molasse, l'une d'entre elles a l'apparence d'une chapelle troglodyte. Une question se pose alors : ne s'agissait-il

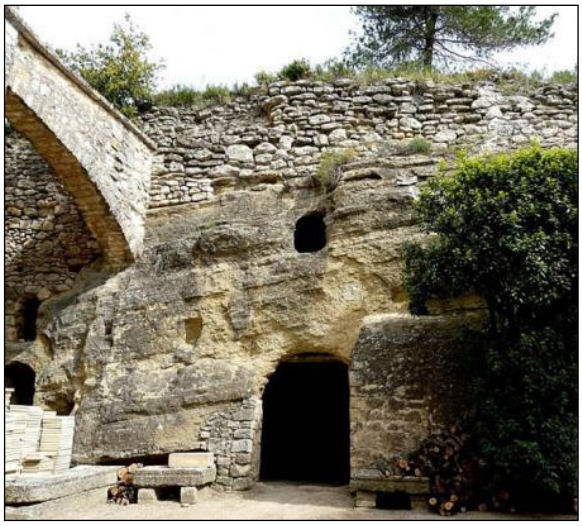
pas d'une chapelle primitive ayant précédé la construction des carmes ?
En l'absence de documents, on n'a pas d'indication exacte sur l'origine du couvent ou sur le donateur des biens fonciers le concernant. L'occupation du site devient plus évidente avec l'arrivée des Carmes. Ces derniers commencèrent à quitter la Terre-Sainte pour l'Europe, en 1238. Ils arrivèrent en 1244 aux Aygalades, près de Marseille, où semblent s'être installés les premiers Carmes français. C'est peu après cette date et certainement avant 1254, décès du frère Bertrand, qu'il est raisonnable de situer leur arrivée à Saint-Hilaire. Il est évident qu'à leur arrivée tout restait à mettre en place, organiser et créer, tant sur le plan foncier que sur les conditions de vie et les rapports avec les autorités et la population locales.

Dans la chapelle latérale, au plafond, la croisée d'arceaux avec le cochon de saint Antoine.

La construction de l'ensemble actuel aurait commencé dans la seconde moitié du XIIIème siècle. Les restaurations aidant, il nous parvient presqu'intact après sept siècles d'existence, traversant des périodes parfois tumultueuses.
Au XVème siècle, éclatèrent des conflits avec le clergé car les occupants ne payaient pas la dîme dont ils avaient été dispensés. L'installation vaudoise en 1540, les guerres de religions (1562-1599) qui virent l'occupation de Ménerbes par les Protestants (1573-1578) ne constituèrent que des alertes pour les Carmes. Plus sérieux fut le conflit engendré par ses richesses, l'évêque de Cavaillon obtenant du pape la suppression du couvent en 1656, les Carmes s'y réinstalleront en 1660. Mais, en 1778, en raison du trop faible nombre de religieux comme dans de nombreux Carmes de France, les biens du couvent seront réunis au prieuré d'Avignon. Sous la Révolution, en 1792, Saint-Hilaire fut cédé à un particulier d'Avignon. Les Cisterciens de Sénanque le rachetèrent en 1858 pour en faire une exploitation agricole monastique qu'ils revendront en 1864 à des agriculteurs. En 1961, M. et Mme René Bride rachètent une partie du prieuré, avant que l'ensemble ne soit réuni en 1967 en une seule propriété. Ils entreprennent petit à petit la restauration qui va s'accélérer en 1975 avec le classement en Monument Historique.

L'arrivée sur le site réserve une belle vue sur l'ensemble architectural et sur sa façade. Il comprend la chapelle et les bâtiments conventuels. Derrière les bâtiments, un jardin clos est bordé du côté du vallon par un grand mur de soutènement. D'après Vincent Jacob, si la construction de l'église a commencé dans la seconde moitié de XIIIème siècle, elle fut rebâtie bien plus tard au XIVème siècle.
L'église est d'un plan simple : un narthex précède une nef rectangulaire où sont alignés les bancs des fidèles. Elle est partagée par un arc en ogive, supporté de part et d'autre par deux colonnes simples de section rectangulaire. A la nef, succède le chœur fermé par un chevet plat à trois fenêtres gothiques se dressant au-dessus d'une niche géminée. Une marche marque la différence de niveau entre le chœur et la nef, qui sont séparés en hauteur par un second arc en ogive s'appuyant sur deux chapiteaux encastrés dans le mur.
Sur le côté nord, deux chapelles s'ouvrent sur la nef. La première, la plus vaste, a été datée du XIVème siècle et sur son coté oriental, une peinture murale, malheureusement bien dégradée, a été attribuée à un peintre italien de la même époque. Elle est dédiée à saint Antoine. La seconde située plus près du chevet est du style roman pur avec sa voûte plein cintre.
Les bâtiments conventuels, jouxtant l'église, sont bâtis autour d'une cour intérieure trapézoïdale. Ils datent de la même période que l'église, bien que des travaux ou modifications aient pu être entrepris par la suite.

***1**-La nef, avec le chœur, le chevet plat, les trois fenêtres et la niche géminée.*
***2**-Vaste peinture murale avec sainte Madeleine et ses longs cheveux (détail).*



***1**-L'entrée de ce qui devrait être l'église primitive. On voit l'oculus au-dessus de la porte et, à gauche, l'entrée de la sacristie.*
***2**-Le plafond à deux pans que l'on retrouve dans d'autres cavités troglodytes du Luberon.*

L'église primitive. Des cavités troglodytes, creusées dans la molasse, se trouvent juste à l'extérieur du prieuré, sous une petite barre rocheuse bordant et dominant le jardin. La longue utilisation agricole des temps modernes a effacé de nombreux témoins. Pourtant, deux de ces cavités ont certainement constitué l'église primitive et d'autres ont dû servir de logement. Faute d'éléments mobiliers, faute de style d'architecture auquel se raccrocher, il est impossible de les dater.
Les deux cavités qui s'ouvrent près du coin extérieur N.E. du chevet de l'église offrent le plus de détails architecturaux faisant penser à une chapelle et à son annexe. La plus grande des cavités, transformée à une époque en moulin à huile, n'a plus d'autel. Au-dessus de la porte, une ouverture caractéristique laisse rentrer le jour. C'est un oculus que l'on retrouve dans toutes les églises. Il faut aussi remarquer les deux niches caractéristiques qui encadrent la porte d'entrée, destinées à la statue d'un saint ou autres objets de piété. Pas de trace de bénitier qui, s'il a existé, aurait disparu avec une partie de l'encadrement de la porte. Si cette cavité avait été creusée dans un but d'habitation, il est certain qu'une fenêtre aurait été creusée près du sol et non aussi haut au-dessus de la porte.

Reste le plafond très particulier, échappant à la forme romane en plein-cintre. Formé de deux pans qui se recoupent par un dièdre dans le sens de la longueur de la cavité, comme le toit d'une tente. Le côté fruste du creusement est peut-être dû à la mauvaise qualité de la molasse locale.
La cavité jouxtant la chapelle et communiquant avec elle fait penser à la sacristie, bien que sa jonction avec la chapelle se fasse du côté de l'entrée et non plus près du chœur. Elle a eu une fonction agricole qu'il est difficile de dater et on trouve deux silos à grain de 1,20m de profondeur creusés dans son sol rocheux. Quant aux quatre autres cavités creusées dans la barre rocheuse, plus à l'est, elles n'ont pas les caractéristiques que nous venons d'évoquer. Elles servent actuellement de débarras.

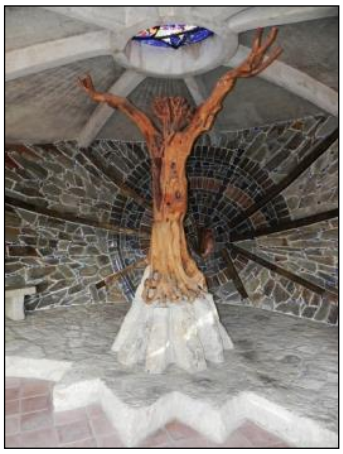
Citerne à grains creusée dans le sol rocheux de la sacristie. Elle semble avoir été transformée en citerne à eau, alimentée par le trou à droite.

Les cavités à l'ouest de Saint-Hilaire
180m avant d'arriver à Saint-Hilaire, sur la droite, s'ouvrent deux grottes qui ont été agrandies par creusement et dont la façade est murée. Il est difficile de déterminer leur origine. Cependant, leur mur en pierres sèches est certainement postérieur à la construction de Saint-Hilaire. Plus près, 30m avant la façade de l'église, s'ouvre sur la gauche, une autre cavité qui sert de garage. Elle ne présente plus aucune particularité. Par contre, 10m plus près de l'église, une petite cavité a été aménagée en toilettes pour les visiteurs du site. Mesurant 2,50m sur 3, ses murs nord et ouest ont été creusés de sept curieuses niches auxquelles il est difficile de donner une signification. Les trois niches inférieures ont été assimilées à des mangeoires, mais il semble difficile qu'un local aussi petit ait été aménagé en écurie ou en étable. A

l'est de la porte d'entrée, une petite fenêtre avec arcs d'ogive a été murée. Pour moi, cette cavité avait certainement une fonction cultuelle, aussi je l'ai appelée oratoire.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **SANTONNE** (chapelle de la)
II. Apt
IV. Roger PETIT, professeur d'Anglais et amateur d'art moderne, a consacré une partie de sa vie à la bâtir. On pourrait épiloguer longuement sur sa nature : rupestre ou pas ? En l'absence d'informations sur la nature du terrain encaissant, disons qu'elle est semi-enterrée.
Sa vaste chambre unique, largement ouverte vers le soleil, la rattache aux traditionnelles baumes locales.

1-La façade intègre une forme de poisson : ichtus, symbole chrétien. Les vitraux sont composés de blocs de verre anguleux à motifs abstraits.
2-L'unique salle est organisée autour d'un Christ tiré d'un tronc d'arbre noueux.



Le Christ.

I. **TAILLADES** (tour des)
II. Taillades
III. 668,365 – 4855,460 — 130m environ 3142 OT Cavaillon
IV. Le village des Taillades se dresse au pied du Luberon, sous les rochers de Baude. Bâti sur les faibles pentes du pied de la montagne, le village n'émerge pas du paysage. Il faut arriver sur la place de la mairie pour le découvrir. Là, en prenant la rue de l'église, on accède au cœur du village : les anciennes carrières à l'origine de sa richesse. Taillées dans la molasse miocène qui a fourni une belle pierre à bâtir jusqu'au début du XX^{ème} siècle, elles ont modelé la partie la plus spectaculaire du bourg, découpant et mettant en relief deux promontoires rocheux. Sur l'un d'eux se situe l'église, flanquée de deux belles demeures Renaissance et d'une terrasse d'où l'on jouit d'un panorama exceptionnel sur les carrières et la plaine de Cavaillon. Sur le second témoin rocheux subsiste la tour du village et à son pied une petite chapelle rupestre. La butte rocheuse de la tour est complétée par une maison d'habitation qui s'est bâtie sur la paroi nord.

Au XII^{ème} siècle, la Provence fut disputée par les comtes de Toulouse et de Barcelone. Après le démembrement du comté de Provence-Forcalquier, Les Taillades firent partie du comtat Venaissin que Philippe III céda en 1274 au pape Grégoire X. En 1398, Reforciat d'Agoult est nommé capitaine général du comtat par le pape Benoît XIII. Il se saisit alors des Taillades qu'il fortifie pour en faire son quartier général. Quant à la Provence, elle ne fut rattachée au royaume de France qu'en 1487, hors le comtat Venaissin qui incluait les Taillades. Au XVI^{ème} siècle, il semblerait que le village ait été épargné par les guerres de religion. Au XVIII^{ème} siècle, la population du village ayant augmentée, une nouvelle église, plus grande, est bâtie juste contre l'ancienne église, laquelle existe toujours, mais a été incorporée dans les bâtiments d'une propriété privée. Son architecture permettrait de la dater au XI^{ème} siècle.

Les carrières ont façonné le village tel qu'il apparaît aujourd'hui, faisant disparaître de nombreux vestiges, la molasse miocène sur laquelle est bâti le village ayant été exploitée depuis les temps anciens. Mais cette exploitation se fit sans doute à petite échelle et avant le XVIIIème siècle, aucun document la concernant n'a été retrouvé. En 1752 est mis à l'encan l'arrentement du rocher sous la guérite pour y tirer des pierres pendant six ans. Les pierres extraites sont surtout destinées à l'exportation. Au XIXème siècle, les adjudications se poursuivirent ; la plupart des carrières se situant dans le vieux village, elles lui donnent son aspect actuel. L'exploitation des carrières, qui occupa à son apogée jusqu'à 11% de la population active du village, cessa vers 1925. Au cours de cette longue exploitation, les remparts du village furent détruits, mais la tour fut respectée, émergeant sur un moignon rocheux autour duquel toute la pierre a été exploitée. Il en fut de même pour l'église, perchée elle aussi, qui a échappé l'exploitation de la pierre. La carrière la plus spectaculaire se trouve entre la tour et l'église, elle a été maintenant aménagée en théâtre en plein air.

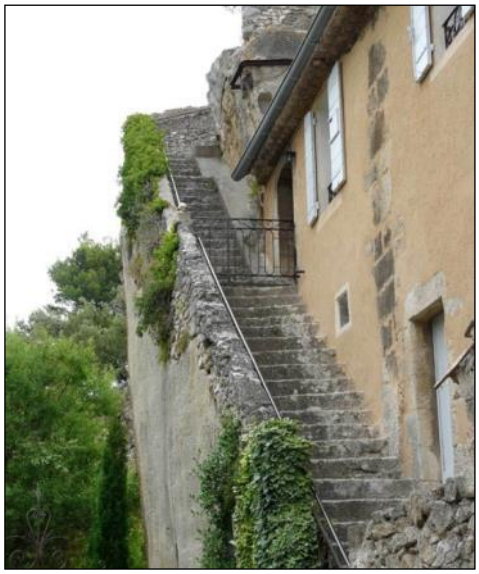
La butte rocheuse de la tour.

La fenêtre avec son banc.

La butte rocheuse de la tour émerge du sol actuel de 13 à 14 mètres suivant les endroits. Elle mesure 24m par 30, dans ses plus grandes dimensions. De toutes parts, on voit parfaitement la taille des carriers qui a exploité au maximum le rocher, tout en épargnant la tour et sa terrasse. La majeure partie de la paroi rocheuse est proche de la verticale, sur la face orientale on a même creusé le rocher à l'intérieur pour en extraire encore plus de pierres. Seule la face nord échappe à la verticalité absolue et aux surplombs ; y ont été aménagés les escaliers montant à la tour.

La tour et sa terrasse. On accède au sommet du rocher par des escaliers d'une dénivellation de plus de treize mètres. On arrive alors à une vaste terrasse, entourée d'un parapet en maçonnerie. Les pentes du sol ramènent l'eau de pluie vers un caniveau central qui la dirige vers une citerne, près de la porte d'entrée de la tour, qui a une profondeur de cinq mètres par rapport à la margelle.

La tour, d'une hauteur d'environ 7m, a encore belle allure. Le rocher a été creusé pour en asseoir les murs et son sol est plus bas que la terrasse de 0,80m à 1,50m suivant les endroits. Extérieurement, elle mesure 9,80m par 6 ; intérieurement 6,80m par 4. Côté sud, son mur est plus haut de un mètre. Cela pourrait signifier, soit que la tour était plus haute autrefois, soit qu'elle comportait une terrasse bordée par un parapet. On pouvait accéder à ce niveau supérieur par l'intérieur, où dans la voûte haute de 6,30m s'ouvre un conduit vertical qu'on devait atteindre à l'aide d'une échelle.

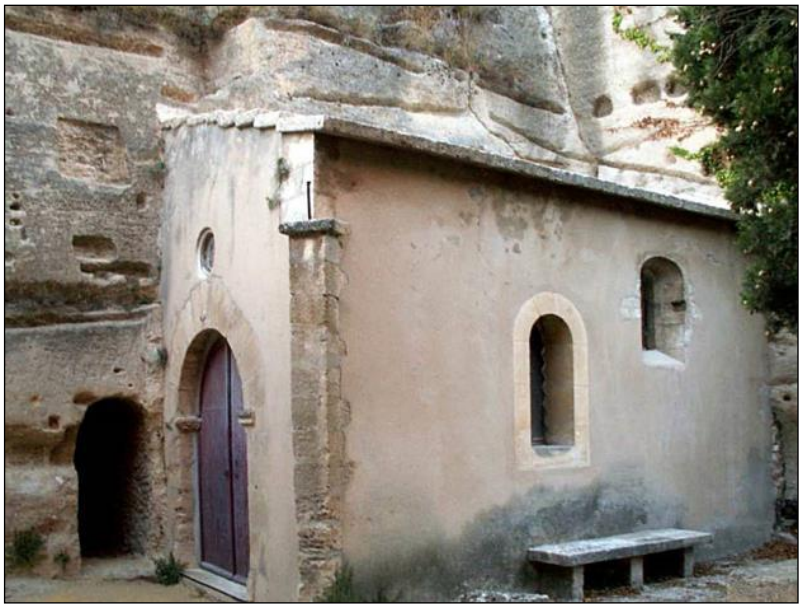


En premier lieu, on est surpris de ne trouver aucune meurtrière ni archère pour assurer la défense de la tour. Autrefois, son étage supérieur était-il pourvu de créneaux ou mâchicoulis ? Une chose est certaine, quand on voit la vaste fenêtre de sa face ouest et le banc de pierre qui y est accolé, on comprend que la tour avait surtout une fonction d'habitation et de guet. Avant que l'exploitation des carrières en enlève toute trace, elle était à l'intérieur d'une enceinte plus vaste qui en assurait la défense.

La voûte de la salle intérieure de la tour est plein-cintre et s'appuie sur une petite corniche. Par son architecture, elle se rattache aux XIIème-XIIIème siècle. M. Le Clerc, le propriétaire, a dégagé de vieilles armoiries peintes sur le mur et qui étaient recouvertes par un crépi comme le montrent les coups de marteaux faits pour l'adhérence de ce crépi. Elles dateraient du XIIème siècle.

En face nord du rocher, les escaliers qui desservent l'habitation et montent sur la terrasse. La taille est légèrement en surplomb et la hauteur du rocher montre que la partie orientale du premier niveau de la maison est troglodyte.

Les autres occupations du rocher. Comme on peut le voir en montant les escaliers menant à la tour, les constructeurs de la maison d'habitation ont dû creuser toute la partie orientale du rocher pour pouvoir y encastrer la maison dont une partie est troglodyte. Sous la maison d'habitation, au niveau de la rue de l'Église, avait été aménagé un moulin à huile. Pour lui donner la largeur nécessaire, on a dû là aussi, creuser le rocher dont il occupe la partie orientale.



La chapelle sans nom, coincée entre les rochers qui en constituent deux parois.

Le mourvelous. (Photo J.-P. EYSSERIC.)

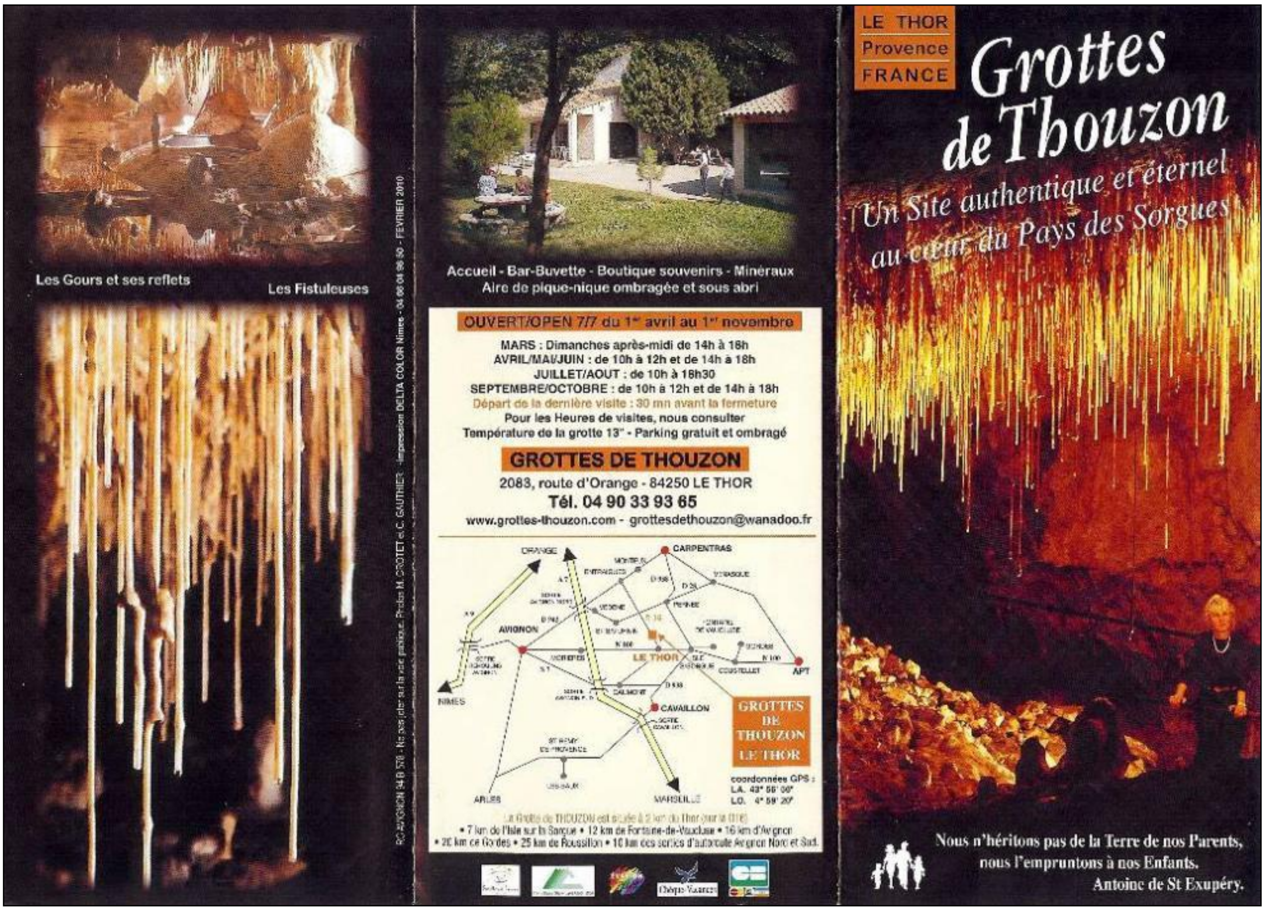
La chapelle. Au sud-ouest du rocher, dans un recoin créé par la taille des carriers, a été aménagée une petite chapelle. Elle fut utilisée au début du XVIIIème siècle, lors de la construction de la nouvelle église paroissiale, consacrée à sainte Lucie, la patronne du village et à saint Trophime, premier évêque d'Arles au IIIe siècle.

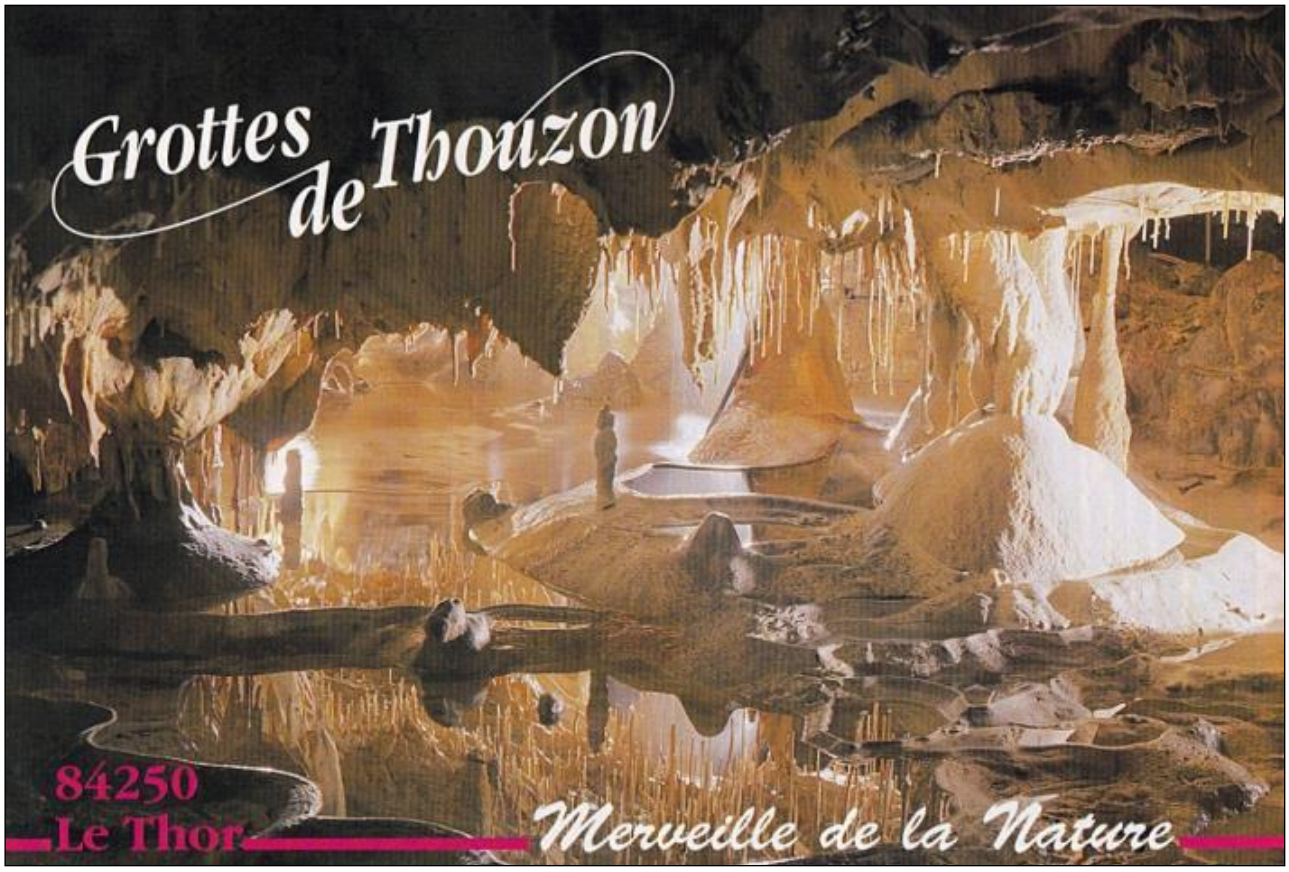
Le mourvelous. Au pied de la butte rocheuse, dans la rue de l'église et juste à côté de la chapelle, le rocher a été creusé d'une curieuse sculpture, le « mourvelous » (morveux, d'après lou Pichot Trésor de Xavier de Fourvières). Cette figure, à la fois monstrueuse et naïve, est sans doute l'œuvre d'un carrier. Elle évoque le dragon qui, d'après la légende, aurait été précipité dans le vide ou chassé vers les Alpes par saint Véran, évêque de Cavaillon au Vie siècle.
VIII. COURBON, P.
www.chroniques-souterraines.fr
On se reportera avec profit au web-site de Paul Courbon, qui donne une importante bibliographie.

I. **THOUZON** (grotte de) ou grotte aux FEES
II. Le Thor
IV. La grotte de Thouzon, découverte par des ouvriers le 23 janvier 1902, est la seule caverne naturelle aménagée pour le tourisme dans le département du Vaucluse. Elle est restée intacte grâce à son aménagement immédiat. Cette cavité, avec des dimensions à l'échelle humaine n'en a pas moins l'avantage de posséder un concrétionnement très intense (stalactites, stalagmites, draperies, gours, perles de cavernes ….), mais aussi un intérêt géologique certain (cheminées d'équilibre, cône d'éboulis, diaclase colmatée, puits, méandres, rognon de silex ….). La grotte possède en particulier une multitude de stalactites " fistuleuses " d'une extrême délicatesse pouvant atteindre une longueur de 2 mètres pour un diamètre de 3 millimètres.
http://www.grottes-thouzon.com/
http://www.avignon-et-provence.com/grotte-provence/grotte-thouzon/#.UHBNl5g2bW4

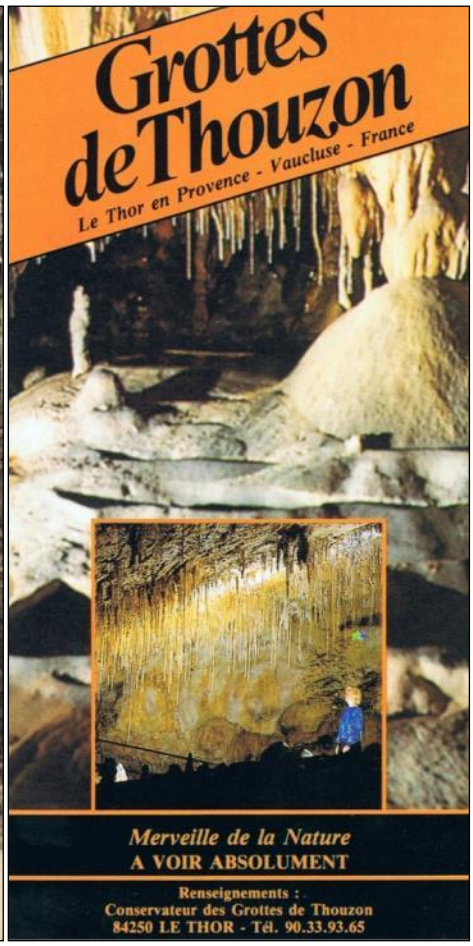
Hier…

… aujourd'hui.


Les Gours et ses reflets
Les Fistuleuses
Accueil - Bar-Buvette - Boutique souvenirs - Minéraux
Aire de pique-nique ombragée et sous abri
OUVERT/OPEN 7/7 du 1er avril au 1er novembre
MARS : Dimanches après-midi de 14h à 18h
AVRIL/MAI/JUIN : de 10h à 12h et de 14h à 18h
JUILLET/AOUT : de 10h à 18h30
SEPTEMBRE/OCTOBRE : de 10h à 12h et de 14h à 18h
Départ de la dernière visite : 30 mn avant la fermeture
Pour les Heures de visites, nous consulter
Température de la grotte 13° - Parking gratuit et ombragé
GROTTES DE THOUZON
2083, route d'Orange - 84250 LE THOR
Tél. 04 90 33 93 65
www.grottes-thouzon.com - grottesdethouzon@wanadoo.fr
ORANGE
CARPENTRAS
AVIGNON
LE THOR
APT
NIMES
CAVAILLON
ARLES
MARSEILLE
GROTTES DE THOUZON LE THOR
coordonnées GPS :
LA. 43° 56' 06"
LO. 4° 59' 20"
• 7 km de l'Isle sur la Sorgue • 12 km de Fontaine-de-Vaucluse • 16 km d'Avignon
• 20 km de Gordes • 25 km de Roussillon • 10 km des sorties d'autoroute Avignon Nord et Sud.
Chèque-Vacances
LE THOR
Provence
FRANCE
Grottes de Thouzon
Un Site authentique et éternel au cœur du Pays des Sorgues
Nous n'héritons pas de la Terre de nos Parents, nous l'empruntons à nos Enfants.
Antoine de St Exupéry.



Collection J.-M. GOUTORBE.



Collection J.-M. GOUTORBE.

I. **VAUCLUSE** (fontaine de)
II. Fontaine-de-Vaucluse
IV. Les monts de Vaucluse sont formés de calcaires de l'ère secondaire, souvent perméables, ce qui permet l'infiltration de l'eau en profondeur et l'apparition de rivières souterraines. Plus en profondeur, les roches plus dures, non perméables, empêchent l'écoulement naturel de ces rivières et provoque alors des résurgences comme celle de Vaucluse, qui a donné son nom à un type de résurgence « vauclusienne ».
La fontaine de Vaucluse est le seul exutoire d'un impluvium de 1240 km^2.
La profondeur a été atteinte en 1985 par un robot de la Société spéléologique de fontaine-de-Vaucluse.

Si la fontaine est dans tous les guides touristiques, elle n'a pas fait l'objet d'aménagement spécifique pour la visite, visite qui se borne forcément à l'immense « gueule » de la résurgence. Toutefois, on peut trouver sur internet des vidéos permettant de mieux voir la gueule en question et, surtout, de plonger jusqu'à – 60 m.

Une amplitude très importante : ci-dessus en hautes eaux ; ci-dessus (photo J.-P. EYSSERIC) en basses eaux.

Le porche totalement englouti en période de crue ne laisse plus deviner que la falaise tombant dans le lac formé.

Collection J.-M. GOUTORBE.